

1973

# Trois Classes Sociales dans La Terre, L'Assommoir et Germinal d'Emile Zola

Janet Adair Evans  
*Eastern Illinois University*

---

## Recommended Citation

Evans, Janet Adair, "Trois Classes Sociales dans La Terre, L'Assommoir et Germinal d'Emile Zola" (1973). *Masters Theses*. 3774.  
<https://thekeep.eiu.edu/theses/3774>

This is brought to you for free and open access by the Student Theses & Publications at The Keep. It has been accepted for inclusion in Masters Theses by an authorized administrator of The Keep. For more information, please contact [tabruns@eiu.edu](mailto:tabruns@eiu.edu).

PAPER CERTIFICATE #2

TO: Graduate Degree Candidates who have written formal theses.

SUBJECT: Permission to reproduce theses.

The University Library is receiving a number of requests from other institutions asking permission to reproduce dissertations for inclusion in their library holdings. Although no copyright laws are involved, we feel that professional courtesy demands that permission be obtained from the author before we allow theses to be copied.

Please sign one of the following statements:

Booth Library of Eastern Illinois University has my permission to lend my thesis to a reputable college or university for the purpose of copying it for inclusion in that institution's library or research holdings.

August 9, 1973  
Date

I respectfully request Booth Library of Eastern Illinois University not allow my thesis be reproduced because \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_  
Date

\_\_\_\_\_  
Author

TROIS CLASSES SOCIALES DANS LA TERRE,

L'ASSOMMOIR ET GERMINAL D'EMILE ZOLA

(TITLE)

BY

Janet Adair Evans

**THESIS**

SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS  
FOR THE DEGREE OF  
Master of Arts

IN THE GRADUATE SCHOOL, EASTERN ILLINOIS UNIVERSITY  
CHARLESTON, ILLINOIS

1973

YEAR

I HEREBY RECOMMEND THIS THESIS BE ACCEPTED AS FULFILLING  
THIS PART OF THE GRADUATE DEGREE CITED ABOVE

8/9/73

DATE

ADVISER

August 9, 1973

DATE

## TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION . . . . .	ii
I. LE TRAVAIL . . . . .	1
II. LE LOGEMENT . . . . .	7
III. LA NOURRITURE . . . . .	28
IV. LES DIVERTISSEMENTS . . . . .	38
V. LA FEMME . . . . .	45
CONCLUSIONS . . . . .	66
BIBLIOGRAPHIE. . . . .	67

## INTRODUCTION

Zola, toujours intéressé par l'influence de l'hérédité et de l'environnement, étudie cette question dans Les Rougon-Macquart, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire.

J'ai choisi de traiter trois classes sociales comme Zola les présente dans trois de ses romans: les paysans dans La Terre, les ouvriers dans L'Assommoir et les mineurs dans Germinal. J'essaierai de faire ressortir de ces trois romans les observations de Zola sur le travail, le logement, la nourriture, les divertissements et la femme.

## I. LE TRAVAIL

En vue de la proportion de la vie dévouée au travail, et la corrélation entre le travail et la classe sociale, cette question mérite une investigation.

Les activités des paysans de La Terre aideront à dessiner un portrait de la vie des fermes. Le terrain et le climat déterminent la sorte de culture pratiquée. Rognes, petit village de moins de trois cents habitants, se situe dans la Beauce, plaine monotone recouverte de limon, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Paris.

Le climat de cette région se montre peu généreux pour la terre et ses habitants. Divers travaux s'exercent au rythme des saisons. Au commencement du printemps, il faut labourer la terre et semer du blé, un rude travail pour le paysan. "Des pluies battantes, après de grands soleils, avaient durci l'argile du sol, si profondément, que le soc et le coutre détachaient avec peine la bande qu'ils tranchaient ..."<sup>1</sup> En mars on herse les blés, en avril il faut s'occuper des avoines.<sup>2</sup> En été la chaleur cuit la terre et la sécheresse ravage les récoltes. En août, pendant le liage des javelles, les paysans travaillent sous un ciel embrasé.

Les derniers jours, la chaleur fut accablante, un jour surtout que Jean charriait des gerbes ...<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup>Émile Zola, La Terre (Paris: Fasquelle, 1971), p. 417.

<sup>2</sup>Ibid., p. 190. <sup>3</sup>Ibid., p. 229.

Les chaumes se fendaient de sécheresse, et sur les blés encore debout, immobiles, l'air brûlait: on aurait dit qu'ils flambaient eux-mêmes d'une flamme visible, dans la vibration du soleil. Et pas une fraîcheur de feuillage, rien que l'ombre courte des hommes à terre. Depuis le matin, sous ce feu du ciel, Jean en sueur chargeait, déchargeait sa voiture ...<sup>4</sup>

Au commencement de septembre, la moisson terminée, la chaleur oppressante n'épargne pas encore la terre.

... la Beauce dépouillée, désolée, étalant ses champs nus, sans un bouquet de verdure. Les chaleurs de l'été, le manque absolu d'eau, avaient séché la terre qui se fendait; et toute végétation disparaissait, il n'y avait plus que la salissure des herbes mortes, que le hérissément dur des chaumes, dont les carrés, à l'infini, élargissaient le vide ravagé et morne de la plaine, comme si un incendie eût passé d'un bout à l'autre de l'horizon.<sup>5</sup>

L'engraissage a lieu vers la fin de septembre.

... la Beauce, à perte de vue, se couvrait de fumier ... Du matin au soir, un charriage lent s'en allait par les chemins de campagne, des charrettes débordantes de vieille paille consommée, qui fumaient, d'une grosse vapeur, comme si elles eussent porté de la chaleur à la terre.<sup>6</sup>

L'hiver, un temps "sombre et froid" envahit la Beauce. Les paysans, ayant peu de travail hors de la maison en cette saison, restent chez eux. Mais le froid les atteint même dans leur maison. (Voir la discussion du logement.)

Les paysans souffrent des caprices perpétuels du temps.

De trop fortes pluies pourrissaient les semences, des coups de grêle hachaient le blé en herbe, un vent de foudre versait les tiges, deux mois de sécheresse maigrissaient les épis; et c'étaient encore les insectes qui rongent, les froids qui tuent, des maladies sur le bétail, des lèpres de mauvaises plantes mangeant le sol: tout devenait une cause de ruine, la lutte restait quotidienne, au hasard de l'ignorance, en continuelle alerte.<sup>7</sup>

À cause de cette culture depuis des siècles, la terre s'use et l'on en tire de moins en moins de profit. Le père Fouan explique les

<sup>4</sup>Ibid., p. 230.      <sup>5</sup>Ibid., p. 275.

<sup>6</sup>Ibid., p. 387.      <sup>7</sup>Ibid., p. 81.



résultats de cet épuisement. "Elle devient porsûr moins fertile, des champs où l'on récoltait vingt hectolitres n'en rapportent aujourd'hui que quinze ... "8 "La Beauce s'épuise."9 Cette récolte diminuée impose des privations sur les paysans qui luttent déjà pour tirer du profit de leurs champs. À quelques exceptions près, les fermes de la Beauce sont petites. "En Beauce, la petite propriété, l'héritage en dessous de vingt hectares, était de quatre-vingts pour cent."10 Buteau possède encore moins de terre, " ... huit arpents (arpent, environ une acre) de labours, quatre de blé, environ deux et demi de vigne ... "11 Ces petites parcelles ne permettent pas l'emploi des machines. " ... est-ce que c'était une culture, ces jardinets où l'on ne pouvait améliorer les assolements, ni employer les machines?"12 Seule la grande ferme de Hourdequin emploie une faucheuse mécanique.

En plus, les paysans se montrent lents à accepter de nouvelles méthodes de culture. Ils se moquent des partisans des procédés nouveau genre. Hourdequin essaie d'améliorer ses champs, mais attire ainsi le dédain des paysans.

... le marnage était peu coûteux, et personne autre que lui ne s'en préoccupait. Même histoire pour les fumiers, on n'employait que le fumier de ferme, qui était insuffisant: tous ses voisins se moquaient, à le voir, essayer des engrais chimiques, dont la mauvaise qualité, du reste, donnait souvent raison aux rieurs. Une seule machine, la machine à battre, commençait à être acceptée.13

"Les paysans ricanaient, examinaient la faneuse comme une bête farce et méchante."14

Ce dédain de nouvelles méthodes contraint les fermiers à faire

8Ibid., p. 82. 9Ibid., p. 143. 10Ibid., p. 145.

11Ibid., p. 189. 12Ibid., p. 39. 13Ibid., p. 144.

14Ibid., p. 150.



plus de travail manuel. Les paysans se lèvent vers quatre heures, et travaillent parfois jusqu'à la nuit.

La nuit tombait, une étoile brillait déjà au fond du ciel couleur violette ... C'étaient des voix d'hommes et de femmes, des rires mourants, l'ébrouement d'une bête, le heurt d'un outil; tandis que, s'entêtant sur un coin de pré, les faucheurs allaient toujours, sans relâche; et le sifflement des faux montait encore, large, régulier, de cette besogne qu'on ne voyait plus.<sup>15</sup>

Ce travail perpétuel brise les gens aussi bien que la terre.

La culture qui ne cause pas de mort subite, se contente d'user progressivement la vie des paysans.

Et l'on pouvait ajouter, en faveur de la petite propriété, qu'elle faisait des hommes plus dignes, plus fiers, plus instruits. Enfin, elle produisait proportionnellement davantage, et de qualité meilleure, le propriétaire donnant tout son effort. Mais que d'inconvénients d'autre part! D'abord, cette supériorité était due à un travail excessif, le père, la mère, les enfants se tuant à la tâche.<sup>16</sup>

Les paysans, à la longue, ont " ... le coeur et la peau durcis par la rude existence au grand air."<sup>17</sup> Le travail de Palmyre typifie celui des cultivateurs.

La misérable soulevait trois, quatre javelles, tant que ses bras maigres pouvaient en contenir; puis, avec un lien tout prêt, elle nouait sa gerbe fortement. Ce liage, cette besogne si dure que les hommes d'habitude se réservent, l'épuisait, la poitrine écrasée des continuelles charges, les bras cassés d'avoir à étreindre de telles masses et de tirer sur les liens de paille. Elle avait apporté le matin une bouteille, qu'elle allait remplir, d'heure en heure, à une mare voisine, croupie et empestée, buvant goulûment, malgré la diarrhée qui l'achevait depuis les chaleurs, dans le délabrement de son continuel excès de travail.<sup>18</sup>

Comment peut-on continuer de se plier à cette rude besogne, dont on tire si peu de récompense? Certains fermiers, malgré leur amour pour la terre, se voient prisonniers. Hourdequin, propriétaire d'une grande

<sup>15</sup>Ibid., p. 139.    <sup>16</sup>Ibid., p. 146.

<sup>17</sup>Ibid., p. 30.    <sup>18</sup>Ibid., p. 231.

ferme, se lamente de cette condition. "Cette bougresse de terre, quand elle vous empoigne, elle ne vous lâche plus."<sup>19</sup> Ses dépenses pour améliorer la terre ne rapportent pas le profit désiré. "Et pas moyen de briser la geôle, jamais il ne s'était senti davantage le prisonnier de sa terre, chaque jour l'argent engagé, le travail dépensé l'y avaient rivé d'une chaîne plus courte."<sup>20</sup>

Hyacinthe Fouan, Jésus-Christ, se classe parmi ceux qui restent indifférents à la terre. "Jésus-Christ s'était désintéressé. La terre ne lui tenait plus au coeur, depuis ses cinq ans d'Afrique. Il ne brûlait que d'un désir, avoir sa part, pour battre monnaie."<sup>21</sup>

Buteau, le père Fouan et Jean aiment la terre, d'un amour violent. Buteau se sent un avec la terre.

La terre souffrait d'une terrible sécheresse, pas une goutte d'eau n'était tombée depuis six semaines; et il rentrait les poings serrés, malade de voir les récoltes compromises, les seigles chétifs, les avoines maigres, les blés grillés avant d'être en grains. Il en souffrait positivement, comme les blés eux-mêmes, l'estomac rétréci, les membres noués de crampes, rapetissé, desséché, de malaise et de colère.<sup>22</sup>

Le père Fouan agonise devant l'idée de céder sa terre à un autre.

Il ne lui restait qu'une sensation vide, persistante: la terre, la terre qu'il avait tant désirée, tant possédée, la terre à qui, pendant soixante ans, il avait tout donné, ses membres, son coeur, sa vie, la terre ingrate, passée aux bras d'un autre mâle, et qui continuait de produire sans lui réserver sa part!<sup>23</sup>

Jean, bien qu'il ne soit pas originaire de la Beauce s'attache à la terre, " ... dont l'unique passion l'avait brûlé jusqu'à fondre ses muscles."<sup>24</sup>

---

<sup>19</sup>Ibid., p. 148.    <sup>20</sup>Ibid., p. 457.    <sup>21</sup>Ibid., p. 28.

<sup>22</sup>Ibid., p. 194.    <sup>23</sup>Ibid., p. 414.    <sup>24</sup>Ibid., p. 492.

Cet amour devient parfois une passion comparable à celle qu'inspire une femme. Le père Fouan, amoureux de la terre, dit:

Telle parcelle représentait des mois de pain et de fromage, des hivers sans feu, des étés de travaux brûlants, sans autre soutien que quelques gorgées d'eau. Il avait aimé la terre en femme qui tue et pour qui on assassine. Ni épouse, ni enfants, ni personne, rien d'humain: la terre! Et voilà qu'il avait vieilli, qu'il devait céder cette maîtresse à ses fils, comme son père la lui avait cédée à lui-même, enragé de son impuissance.<sup>25</sup>

... la terre, fécondée de son effort, passionnément aimée et désirée pendant cette intimité chaude de chaque heure, comme la femme d'un autre que l'on soigne, que l'on étreint et que l'on ne peut posséder; la terre, après des siècles de ce tourment de concupiscence, obtenue enfin, conquise, devenue sa chose, sa jouissance, l'unique source de sa vie. Et ce désir séculaire, cette possession saine cesse reculée, expliquait son amour pour son champ, sa passion de la terre, du plus de terre possible, de la motte grasse, qu'on touche, qu'on pèse au creux de la main. Combien pourtant elle était indifférente et ingrate. la terre! On avait beau l'adorer, elle ne s'échauffait pas, ne produisait pas un grain de plus.<sup>26</sup>

Cette terre que son père, son grand-père, avaient convoitée si fort et si durement gagnée! cette terre possédée, gardée jalousement comme une femme à soi! la voir s'émietter ainsi dans les procès, se déprécier, passer aux bras d'un autre ...<sup>27</sup>

Buteau, lui aussi, éprouve cette passion brutale. Quand il pense à l'héritage prochain, il réagit de cette façon:

La pensée de la terre lui revenait, dans une secousse de jouissance inquiète. Ah! la terre, elle le tenait aux entrailles plus encore que la maison! ce morceau de terre de là-haut qui comblait le trou entre ses deux tronçons, qui lui rétablissait sa parcelle de trois hectares, si belle ... Toute sa chair s'était mise à trembler de joie, comme au retour d'une femme désirée et qu'on a crue perdue.<sup>28</sup>

Le maître d'école reconnaît les conséquences enchaînées par cette passion de la terre.

Vous êtes une race finie, l'amour imbécile de la terre vous a mangés, oui! du lopin de terre dont vous restez

<sup>25</sup>Ibid., p. 24.

<sup>26</sup>Ibid., p. 81.

<sup>27</sup>Ibid., p. 315.

<sup>28</sup>Ibid., p. 464.

l'esclave, qui vous a rétréci l'intelligence, pour qui vous assassineriez ! Voilà des siècles que vous êtes mariés à la terre et qu'elle vous trompe ...<sup>29</sup>

Le déplacement à Paris dans l'Assommoir, révèle une autre sorte de travail. Gervaise est blanchisseuse et plus tard boutiquière; Coupeau, zingueur; Lantier, chapelier; et Goujet, forgeron. Ces travaux n'exigent pas beaucoup d'éducation. Les journées demandent moins d'effort tendu que chez les paysans. Néanmoins, Gervaise travaille douze heures par jour. Quand elle dirige sa propre boutique, ses ouvrières travaillent parfois "jusqu'à trois heures du matin."<sup>30</sup> L'été, à cause de la mécanique pour chauffer les fers, la boutique devient intolérable. Par contre, l'hiver, les ouvrières se sentent très à l'aise, à l'abri du froid.

... l'hiver est la belle saison des repasseuses. Il faisait joliment bon dans la boutique ! On n'y voyait jamais de glaçons aux vitres, comme chez l'épicier et le bonnetier d'en face. La mécanique, bourrée de coke, entretenait là une chaleur de baignoire; les linges fumaient, on se serait cru en plein été; et l'on était bien, les portes fermées, ayant chaud partout, tellement chaud, qu'on aurait fini par dormir, les yeux ouverts.<sup>31</sup>

Goujet travaille dans un grand hangar. La première fois que Gervaise y entre, elle voit que, "La vaste salle, secouée par les machines, tremblait; et de grandes ombres flottaient, tachées de feux rouges."<sup>32</sup> La tâche de Goujet est de forger des boulons avec un marteau de cinq livres, travail qui écraserait un homme moins fort.

Des indications sur les conditions de travail de Lantier, qui travaille rarement, ne sont pas données. Mais, l'on peut s'imaginer

<sup>29</sup>Ibid., pp. 453-454.

<sup>30</sup>Emile Zola, L'Assommoir (Paris: Garnier-Flammarion, 1969), p. 172.

<sup>31</sup>Ibid., p. 199. <sup>32</sup>Ibid., p. 191.



qu'un chapelier ne court pas de graves risques à confectionner des chapeaux. Par contre, le métier du zingueur comporte le plus de dangers. Il travaille à une quinzaine de mètres du trottoir. Une fois, il lui arrive un accident.

... son pied glissa. Alors, brusquement, bêtement, comme un chat dont les pattes s'embrouillent, il roula, il descendit la pente légère de la toiture, sans pouvoir se rattraper.

Et il tomba. Son corps décrivit une courbe molle, tourna deux fois sur lui-même, vint s'écraser au milieu de la rue avec le coup sourd d'un paquet de linge jeté de haut.<sup>33</sup>

Toutes ces occupations, parfois dures, sales, ennuyeuses et pour Coupeau, dangeureuses, rapportent une paye chiche. Le prix d'un kilo de pain en 1860, 0f70, servira de point de repère pour juger le niveau de vie permis aux ouvriers.

Coupeau et Gervaise, pendant les quatre premières années de leur mariage, gagnent près de neuf francs par jour. Cette somme leur permettrait de " ... mettre de côté pas mal d'argent."<sup>34</sup> Les dettes antérieures et les dépenses mangent vite cet argent. Après la perte de sa boutique, Gervaise travaille comme repasseuse pour gagner trois francs par jour.<sup>35</sup> Cette somme sera finalement réduite à quarante sous [2f] au moment où Gervaise ne peut plus bien travailler.<sup>36</sup>

L'industrialisation cause la réduction de la paye de Goujet. "Un jour, bien sûr, la machine tuerait l'ouvrier; déjà leurs journées étaient tombées de douze francs à neuf francs, et on parlait de les diminuer encore ... "<sup>37</sup> Plus tard, cette menace se réalise. "On avait encore baissé la journée des boulonniers; de neuf francs, elle était tombée à sept francs, à cause des machines qui, maintenant, faisaient toute la besogne."<sup>38</sup>

---

<sup>33</sup>Ibid., p. 138.    <sup>34</sup>Ibid., p. 120.    <sup>35</sup>Ibid., p. 326.

<sup>36</sup>Ibid., p. 355.    <sup>37</sup>Ibid., p. 192.    <sup>38</sup>Ibid., p. 293.

Coupeau, pendant environ quatre mois de convalescence, ne reçoit nulle récompense. Ils mangent le peu d'argent économisé auparavant.

Que les personnes, pour la plupart, ne se sentent pas obligées à leur travail ne surprend pas. Les pauvres conditions, la récompense faible, l'avenir incertain, n'engendrent guère de loyauté au travail.

Gervaise boutiquière, se montre responsable pendant un certain temps. Coujet, à ce qu'on sache, ne manque pas l'atelier. Coupeau rapporte sa quinzaine régulièrement jusqu'à son accident. Après sa convalescence, il regarde le travail d'une autre façon. "Et, quand les jambes lui revinrent, il garda une sourde rancune contre le travail. C'était un métier de malheur ..."<sup>39</sup> Maintenant, il travaille par intervalles. Il passe de plus en plus de temps à flâner, à boire, et en général, à s'amuser. Un moment critique peut être l'installation de l'antier chez les Coupeau. Lantier, qui ne travaille pas, et Coupeau, passent de longues heures ensemble à s'amuser. "Naturellement, on ne peut pas nocer et travailler. Aussi, depuis l'entrée du chapelier dans le ménage, le zingueur, qui fainéantait déjà pas mal, en était arrivé à ne plus toucher un outil."<sup>40</sup> Après une période d'inactivité relative, Coupeau trouve du travail. Résolu à reprendre son métier, Coupeau entre dans la Petite-Civette prendre une prune pour marquer une sorte de pacte de bonne conduite.<sup>41</sup> Il ne peut pas s'empêcher de boire un coup, puis plusieurs, avec ses camarades. Que le temps passe vite! "Il est trop tard, à cette heure. J'irai chez Bourguignon après le déjeuner. Je dirai que ma bourgeoise a eu des coliques ..."<sup>42</sup> Après le déjeuner ils se paient encore des tournées. Encore il se fait tard. " ... il

<sup>39</sup>Ibid., p. 144. <sup>40</sup>Ibid., pp. 272-273. <sup>41</sup>Ibid., p. 273.

<sup>42</sup>Ibid., p. 277.

irait le lendemain chez Bourguignon."<sup>43</sup> Coupeau ne connaît pas un sens d'obligation au travail. Il boit tellement qu'il ne travaille plus. "Il ne dessoûlait pas de six mois, ... "<sup>44</sup>

Gervaise, ayant perdu sa boutique, ne se soucie plus de sa réputation de bonne ouvrière. "Elle s'avachit encore; elle manquait l'atelier plus souvent, jacassait des journées entières, devenait molle comme une chiffre à la besogne."<sup>45</sup>

Les gens les plus dignes de la pitié, les mineurs de Germinal, travaillent toujours menacés de la mort dans des conditions atroces, à une corvée moins rémunératrice et extrêmement hasardeuse.

Les mineurs souffrent le plus des conditions de travail. Ils descendent souvent jusqu'à cinq cent cinquante quatre mètres sous la surface. Vers le commencement de la descente, le froid glacial et l'humidité frappent les mineurs. Au fond du puits, il y a d'autres problèmes.

En bas du puits, il faisait très frais, et dans la galerie de roulage, par où passait tout l'air de la mine, soufflait un vent glacé, dont la violence tournait à la tempête, entre les muraillements étroits. Ensuite, à mesure qu'on s'enfonçait dans les autres voies, qui recevaient seulement leur part disputée d'aérage, le vent tombait, la chaleur croissait, une chaleur suffocante, d'une pesanteur de plomb.<sup>46</sup>

Les voies, par où il faut passer pour arriver à la taille, constituent un cours pénible. Étienne " ... devait marcher cassé en deux. L'eau arrivait aux chevilles. On fit ainsi deux cents mètres; ... "<sup>47</sup>

Le soulagement ne les attend pas à la taille, qui,

<sup>43</sup>Ibid., p. 278. <sup>44</sup>Ibid., p. 394. <sup>45</sup>Ibid., p. 351.

<sup>46</sup>Emile Zola, Germinal (New York: Charles Scribners Sons, 1951), p. 34-35.

<sup>47</sup>Ibid., p. 35.



... était à la sixième voie, dans l'enfer, ainsi qu'ils disaient; et, de quinze mètres en quinze mètres, les voies se superposaient, la montée n'en finissait plus, à travers cette fente qui raclait le dos et la poitrine. Étienne râlait, comme si le poids des roches lui eût broyé les membres, les mains arrachées, les jambes meurtries, manquant d'air surtout, au point de sentir le sang lui crever la peau.<sup>48</sup>

Les longues heures de travail peuvent s'appeler des heures de torture.

Quelles douleurs doivent tourmenter les mineurs qui travaillent ainsi :

Ils devaient, pour attaquer la houille, rester couchés sur le flanc, le cou tordu, les bras levés et brandissant de biais la rivelaine, le pic à manche court.

C'était Maheu qui souffrait le plus. En haut, la température montait jusqu'à trente-cinq degrés, l'air ne circulait pas, l'étouffement à la longue devenait mortel. Il avait dû, pour voir clair, fixer sa lampe à un clou, près de sa tête; et cette lampe, qui chauffait son crâne, achevait de lui brûler le sang. Mais son supplice s'aggravait surtout de l'humidité. La roche, au-dessus de lui, à quelques centimètres de son visage, ruisselait d'eau, de grosses gouttes continues et rapides, tombant sur une sorte de rythme entêté, toujours à la même place. Il avait beau tordre le cou, renverser la nuque: elles battaient sa face, s'écrasaient, claquaient sans relâche.<sup>49</sup>

À une autre mine, Jean-Bart, on trouve ces conditions:

À mesure que les galeries s'enfonçaient vers le nord, elles se rapprochaient du Tartaret, elles pénétraient dans l'incendie intérieur, qui, là-haut, calcinait les roches. Les tailles, au point où l'on en était arrivé, avaient une température moyenne de quarante-cinq degrés.

Et c'était le long de ce muraillement, sur une longueur de plus de cent mètres, que se faisait le roulage, dans une température de soixante degrés.<sup>50</sup>

Les herscheurs prennent soin de bien remplir leur berline de charbon propre afin d'éviter le refus à la recette. Ensuite il leur faut pousser cette berline sur une pente d'une soixantaine de mètres.

... à certaines places, la berline chargée passait tout juste le herscheur devait s'aplatir, pousser sur les genoux, pour ne

---

<sup>48</sup>Ibid., p. 35.    <sup>49</sup>Ibid., pp. 37-38.    <sup>50</sup>Ibid., p. 309.

passer fendre la tête. D'ailleurs, les bois pliaient et cassaient déjà. On les voyait, rompus au milieu, en longues déchirures pâles, ainsi que des béquilles trop faibles. Il fallait prendre garde de s'écorcher à ces cassures; et, sous le lent écrasement qui faisait éclater des rondins de chêne gros comme la cuisse, on se coulait à plat ventre, avec la sourde inquiétude d'entendre brusquement craquer son dos.<sup>51</sup>

La possibilité des éboulements menace à tout moment les mineurs qui ne peuvent pas épargner le temps nécessaire de bien boiser.

La mort de son mari et de deux de ses enfants force la Maheude de redescendre dans la mine. À l'âge de quarante ans,

... on l'employait à la manoeuvre d'un petit ventilateur, qu'on venait d'installer dans la galerie nord, dans ces régions d'enfer, sous le Tartaret, où l'aérage ne se faisait pas. Pendant dix heures, les reins cassés, elle tournait sa roue, au fond d'un boyau ardent, la chair cuite par quarante degrés de chaleur. Elle gagnait trente sous.<sup>52</sup>

Ces parents qui souffrent tant à cause de la mine, y envoient leurs enfants dès un jeune âge. Le père Bonnemort, descendu pour la première fois avant l'âge de huit ans, a passé cinquante ans dans la mine. Étienne aperçoit " ... deux bêtes accroupies, une petite, une grosse, qui poussaient des berlines: c'étaient Lydie [dix ans] et la Mouquette."<sup>53</sup> Jeanlin aussi, onze ans, travaille dans la mine.

Une menace continuelle, le manque de bon air et le grisou, entoure les mineurs. Catherine montre une crevasse dans la houille à Étienne.

Un léger bouillonnement s'en échappait, un petit bruit, pareil à un sifflement d'oiseau.

Mets ta main, tu sens le vent ... C'est du grisou.

Il resta surpris. Ce n'était que ça, cette terrible chose qui faisait tout sauter? Elle riait, elle disait qu'il y en

<sup>51</sup>Ibid., pp. 40-41. <sup>52</sup>Ibid., p. 517. <sup>53</sup>Ibid., p. 36.

avait beaucoup ce jour-là, pour que la flamme des lampes fût si bleue.<sup>54</sup>

Un jour, Catherine se trouve faible au travail. La cause retombe sur un coup de mauvais air.

L'aérage ne se faisait pas, au fond de cette voie éloignée. On y respirait toutes sortes de vapeurs qui sortaient du charbon avec un petit bruit bouillonnant de source, si abondantes parfois, que les lampes refusaient de brûler; sans parler du grisou, dont on ne s'occupait plus, tant la veine en soufflait au nez des ouvriers, d'un bout de la quinzaine à l'autre. Elle le connaissait bien, ce mauvais air, cet air mort comme disent les mineurs, en bas de lourds gaz d'asphyxie, en haut des gaz légers qui s'allument et foudroient tous les chantiers d'une fosse, des centaines d'hommes, dans un seul coup de tonnerre. Depuis son enfance, elle en avait tellement avalé, qu'elle s'étonnait de le supporter si mal, les oreilles bourdonnantes, la gorge en feu.<sup>55</sup>

Beaucoup d'accidents résultent des éboulements et des machines cassées. Jeanlin, victime d'un de ces éboulements, survit avec les deux jambes cassées. Un cable coupé de la cage renferme Catherine et Chaval dans Jean-Bart. La seule sortie de secours consiste de cent deux échelles d'environ sept mètres. Il fallait au moins vingt-cinq minutes pour les gravir. La mine sabotée, le cuvelage crevé bloque la sortie du Voreux. L'eau monte aux cuisses des mineurs qui essaient de se sauver en suivant de différentes galeries. Zacharie essaie d'atteindre sa soeur en creusant un tunnel entre Requillart et le Voreux. Mais son acharnement lui coûte la vie.

Sans doute, Zacharie, mal éclairé, furieux de cette lueur vacillante qui retardait sa besogne, commit l'imprudence d'ouvrir sa lampe. On avait pourtant donné des ordres sévères, car des fuites de grisou s'étaient déclarées, le gaz séjournait en masse énorme, dans ces couloirs étroits, privés d'aérage. Brusquement, un coup de foudre éclata, une trombe de feu sortit du boyau, comme de la gueule d'un canon chargé à mitraille. Tout flambait, l'air s'enflammait ainsi que de la poudre, d'un bout à l'autre des galeries. Ce torrent de

---

<sup>54</sup>Ibid., p. 49.    <sup>55</sup>Ibid., p. 311.

flamme emporta le porion et les trois ouvriers, remonta le puits, jaillit au grand jour en une éruption, qui crachait des roches et des débris de charpente.<sup>56</sup>

Quand les hommes pénètrent dans la galerie où les mineurs attendent, ils ne trouvent qu'Étienne vivant. Chaval et Catherine sont morts.

Une mort moins vite que celle causée par les éboulements ou les explosions rôde toujours dans la mine. Ce sont les maladies causées par l'humidité, le manque de bon air et le charbon. Le père Bonnemort souffre à cause de ses maladies dues à ses cinquante années dans la mine. "Un violent accès de toux l'étranglait. Enfin, il cracha, et son crachat, sur le sol empourpré, laissa une tache noire."<sup>57</sup> Il attribue ses rhumatismes aux années dans la mine. "D'ailleurs, je suis solide, à part les jambes. C'est, voyez-vous, l'eau qui m'est entrée sous la peau, à force d'être arrosé dans les tailles. Il y a des jours où je ne peux pas remuer une patte sans crier."<sup>58</sup>

Cinq membres de la famille Maheu se tuent ainsi pour rapporter neuf francs chaque quinzaine. Étienne est engagé à trente sous par jour. Les mineurs n'ayant pas d'autre façon de gagner leur vie, finissent par accepter presque tout. Étienne " ... était accepté, regardé comme un vrai mineur, dans cet écrasement de l'habitude qui le réduisait un peu chaque jour à une fonction de machine."<sup>59</sup> On reconnaît ces conditions malsaines, mais comme dit Étienne, "Pourtant, si l'on voulait manger, il fallait travailler."<sup>60</sup> Ce n'est pas une vie, c'est une existence pénible. Maheu explique leur façon d'exister.

Non, sûrement, la vie n'était pas drôle. On travaillait en vraies brutes à un travail qui était la punition des galériens

---

<sup>56</sup>Ibid., p. 482. <sup>57</sup>Ibid., p. 3. <sup>58</sup>Ibid., p. 8.

<sup>59</sup>Ibid., p. 137. <sup>60</sup>Ibid., p. 147.



autrefois, on y laissait la peau plus souvent qu'à son tour, tout ça pour ne pas même avoir de la viande sur sa table, le soir. Sans doute on avait sa pâtée quand même, on mangeait, mais si peu, juste de quoi souffrir sans crever, écrasé de dettes, poursuivi comme si l'on volait son pain. Quand arrivait le dimanche, on dormait de fatigue. Les seuls plaisirs, c'était de se souler ou de faire un enfant à sa femme; encore la bière vous engraisait trop le ventre, et l'enfant, plus tard, se foutait de vous. Non, non, ça n'avait rien de drôle.<sup>61</sup>

Une décision de la Compagnie de changer la méthode de paiement, précipite la grève.

... elle avait pris la résolution de'appliquer un nouveau mode de paiement, pour l'abatage de la houille. Désormais, elle payerait le boisage à part, au mètre cube de bois descendu et employé, en se basant sur la quantité nécessaire à un bon travail. Le prix de la berline de charbon abattu serait naturellement baissé, dans une proportion de cinquante centimes à quarante, suivant d'ailleurs la nature et l'éloignement des tailles.<sup>62</sup>

Les mineurs n'en peuvent plus.

C'était l'impatience devant l'âge d'or promis, la hâte d'avoir sa part du bonheur, au-delà de cet horizon de misère, fermé comme une tombe. L'injustice devenait trop grande, ils finiraient par exiger leur droit, puisqu'on leur retirait le pain de la bouche.<sup>63</sup>

Maheu explique leur raisonnement à un directeur de la Compagnie.

Nous voulons seulement la justice, nous sommes las de crever de faim, et il nous semble qu'il serait temps de s'arranger, pour que nous ayons au moins du pain tous les jours.<sup>64</sup>

Ils vont faire la grève jusqu'à ce que la Compagnie accepte leurs conditions.

Nous avons quitté les fosses, nous ne redescendrons que si la Compagnie accepte nos conditions. Elle veut baisser le prix de la berline, payer le boisage à part. Nous autres, nous voulons que les choses restent comme elles étaient, et nous voulons encore qu'on nous donne cinq centimes de plus par berline ...<sup>65</sup>

<sup>61</sup>Ibid., pp. 167-168. <sup>62</sup>Ibid., p. 181. <sup>63</sup>Ibid., p. 186.

<sup>64</sup>Ibid., p. 218. <sup>65</sup>Ibid., p. 219.

C'est facile à voir pourquoi ces ouvriers ne se sentent pas loyaux à la Compagnie. Ils s'attachent seulement aux camarades. Pendant les désastres, toute rancune s'efface: Chaval devient gentil pour Catherine, atteinte du mauvais air; Zacharie se sacrifie en essayant de sauver sa soeur; des équipes de mineurs travaillent jour et nuit pour sauver les autres.

Les paysans, les ouvriers, les mineurs, sont victimes d'un phénomène sociologique. Leur manière de vivre trace un cercle. Sortis d'un milieu assez pauvre, ils doivent travailler pour aider la famille. Les enfants Maheu ne vont pas à l'école. Ils n'obtiennent pas l'éducation nécessaire pour trouver un bon travail. Ils doivent accepter un travail bas, qui ne leur paye pas assez pour leur permettre de sortir de cette classe. Leurs enfants, qui doivent travailler dès un jeune âge, prolongent ce cycle.

## II. LE LOGEMENT

Ce qu'on gagne détermine en quelque part le quartier et la sorte de maison où l'on habite. On tend à rester dans le même milieu social, entouré par des gens à peu près au même niveau économique.

Les maisons de Buteau et d'Hyacinthe (Jésus-Christ), typifient le logement des paysans. La maison de Jésus-Christ présente un aspect peu confortable.

Il fallait voir la maison, une ancienne cave, trois murs retrouvés en terre, un vrai terrier à renard, entre des écroulements de cailloux, sous un bouquet de vieux tilleuls. C'était tout ce qu'il restait du château; et, ... Jésus-Christ avait dû construire en pierres sèches, pour fermer la cave, une quatrième muraille, où il avait laissé deux ouvertures, une fenêtre et la porte.<sup>66</sup>

Le père Fouan vient habiter avec Jésus-Christ et sa fille, la Trouille, et on donne,

... au vieux la chambre de la fille, l'un des compartiments de l'ancienne cave, coupée en deux par une cloison de planches, et, elle, complaisante, dut se retirer au fond, dans une excavation de la roche, qui formait comme une arrière-pièce, et où s'ouvraient, disait la légende, d'immenses souterrains, que des éboulements avaient bouchés. Le pis était que le Château, ce trou à renard, s'enterrait davantage chaque hiver, lors des grandes pluies, dont le ruissellement sur la pente raide de la côte, roulait les cailloux ... Mais, dès que venait le printemps, c'était un recoin d'une fraîcheur charmante, une grotte disparue sous un buisson de ronces et d'aubépines.<sup>67</sup>

La maison des Buteau est une,

---

<sup>66</sup>Zola, La Terre, p. 43.

<sup>67</sup>Ibid., p. 307.



Pauvre maison en loques, tassée, lézardée et branlante, raccommodée partout de bouts de planches et de plâtras ! Elle avait dû être construite en moellons et en terre ; plus tard, on refit deux murs au mortier ; enfin, vers le commencement du siècle, on se résigna à en remplacer le chaume par une toiture de petites ardoises, aujourd'hui pourries. C'était ainsi qu'elle avait duré et qu'elle tenait encore, enforcée d'un mètre, comme on les creusait toutes au temps jadis, sans doute pour avoir plus chaud. Cela offrait l'inconvénient que, par les gros orages, l'eau l'envahissait ; et l'on avait beau balayer le sol battu de cette cave, il restait toujours de la boue dans les coins. Mais elle était surtout malicieusement plantée, tournant le dos au nord, à la Beauce immense, d'où soufflaient les terribles vents de l'hiver ; de ce côté, dans la cuisine, ne s'ouvrait qu'une lucarne étroite, barricadée d'un volet au ras du chemin ; tandis que, sur l'autre face, celle du midi, se trouvaient la porte et les fenêtres. ... À force de la pousser, les vents de la Beauce l'avaient fait pencher en avant : elle pliait, elle était comme ces très vieilles, femmes dont les reins se cassent.<sup>68</sup>

Au rez-de-chaussée, se trouvent trois pièces. La grande chambre contient " ... un alcôve à deux lits, la grande armoire de noyer, une table ronde sculptée, superbe, sans doute une épave du château, volée autrefois."<sup>69</sup> Devant cette chambre se situe la cuisine, grande pièce, " ... au sol de terre battue, aux murs lépreux, à la grande cheminée noire."<sup>70</sup> Une table, quelques chaises et une huche l'ammeublent. Un coucou en bois peint égaye cette " ... cuisine sombre et nue de paysan pauvre ... "<sup>71</sup>

Mais c'était dans la cuisine qu'on vivait, dans cette vaste salle enfumée, où, depuis trois siècles, se succédaient les générations des Fouan. Elle sentait le longs labeurs, les maigres pitances, l'effort continu d'une race qui était arrivée tout juste à ne pas crever de faim, en se tuant de besogne, sans avoir jamais un sou de plus en décembre qu'en janvier.<sup>72</sup>

La troisième pièce, sous l'escalier du fenil, est la plus misérable. Quand le père Fouan vient habiter chez les Buteau, ceux-ci lui donne cette pièce.

---

<sup>6</sup> Ibid., p. 115.    <sup>69</sup> Ibid., p. 116.    <sup>70</sup> Ibid., p. 106.

<sup>71</sup> Ibid., p. 108.    <sup>72</sup> Ibid., p. 116.

Le pis était qu'une lucarne, placée à deux mètres, l'éclairait seule d'un jour de cave. Et le sol de terre battue, les tas de légumes, les détritiques jetés dans les coins, y entretenaient une humidité qui coulait en larmes jaunes sur le plâtre nu des murailles. D'ailleurs, on laissa tout, on ne débarrassa qu'un angle, pour y mettre un lit de fer, une chaise et une table de bois blanc.<sup>73</sup>

Enfin, le vieux se trouvait très mal dans la chambre humide où il couchait, depuis qu'il avait cassé un carreau de la lucarne, qu'on avait bouchée avec de la paille, pour éviter la dépense de cette vitre à remettre.<sup>74</sup>

En haut, une petite chambre prise sur le grenier contient " ... un ancien coffre, plein de paille, servant de lit, une chaise et une table."<sup>75</sup> Cette chambre, occupée plus tard par Françoise, est " ... meublée d'un lit de sangle, d'une vieille commode, d'une table et de deux chaises."<sup>76</sup>

Une porte, ouvrant de plain-pied sur l'étable, mettait les vaches de compagnie avec le monde; et, quand cette porte se trouvait fermée, on pouvait les surveiller encore, par une vitre enchâssée dans le mur. Ensuite, il y avait l'écurie, où Gédéon restait seul, puis un hangar et un bûcher; de sorte qu'on n'avait pas à sortir, on filait partout. Dehors, la pluie entretenait la mare, qui était la seule eau pour les bêtes et l'arrosage. Chaque matin, il fallait descendre à la fontaine, en bas, sur la route, chercher l'eau de la table.<sup>77</sup>

Une des vaches, la Coliche, devient presque un membre de la famille.

"Les Buteau se refugiaient près d'elle, l'hiver, n'avaient pas d'autre chauffage que l'exhalaison chaude de ses flancs."<sup>78</sup>

Cette maison, bien qu'elle n'impressionne pas par sa luxe, devient l'objet de l'amour de la famille. " ... cette vieille maison patrimoniale des Fouan, bâtie par un ancêtre, il y avait trois siècles, et que la famille honorait d'une sorte de culte."<sup>79</sup> Quand les Buteau, suivant la mort de Françoise, reviennent à la maison, une sorte de folie

<sup>73</sup>Ibid., p. 288.    <sup>74</sup>Ibid., p. 297.    <sup>75</sup>Ibid., p. 115.

<sup>76</sup>Ibid., p. 192.    <sup>77</sup>Ibid., p. 116.    <sup>78</sup>Ibid., p. 243.

<sup>79</sup>Ibid., p. 115.

semble les saisir.

La maison! la maison! à cette idée qu'ils s'y retrouveraient, dans la vieille maison patrimoniale, bâtie jadis par un ancêtre, ils furent pris d'un coup de folie joyeuse, ils galopèrent au travers des pièces, gueulèrent à s'étrangler, pour le plaisir de gueuler chez eux.<sup>80</sup>

Ces paysans n'ambitionnent pas améliorer leur logement. Ils préfèrent rester dans la maison patrimoniale bien qu'elle offre des inconvénients.

Les ouvriers de Paris habitent des hôtels ou de grandes maisons où se logent des centaines d'autres personnes.

Le premier logement de Gervaise et de Lantier, après leur arrivée à Paris, se situe dans l'Hôtel Boncoeur. Cet hôtel se plante sur le boulevard de la Chapelle près de la barrière Poissonnière au milieu d'un quartier ouvrier. Un abattoir dont " ... le vent frais apportait une puanteur par moments, une odeur fauve de bêtes massacrées." se trouve à côté.<sup>81</sup> De l'autre côté se construit l'hôpital de Lariboisière. En face, s'allonge une muraille grise qui entoure la ville. L'hôtel, lui-même,

... était une mesure de deux étages, peinte en rouge lie de vin jusqu'au second, avec des persiennes pourries par la pluie. Au-dessus d'une lanterne aux vitres étoilées, on parvenait à lire, entre les deux fenêtres: Hôtel Boncoeur, tenu par Marsoullier, en grandes lettres jaunes, dont la moisissure du plâtre avait emporté des morceaux.<sup>82</sup>

Cette pourriture de l'extérieur invahit la chambre. Le lit se place

... sous le lambeau de perse déteinte qui tombait de la flèche attachée au plafond par une ficelle. ... la misérable

<sup>80</sup>Ibid., p. 463.

<sup>81</sup>Zola, L'Assommoir, p. 36.

<sup>82</sup>Ibid., p. 37.



chambre garnie, meublée d'une commode de noyer dont un tiroir manquait, de trois chaises de paille et d'une petite table pisseuse, sur laquelle traînait un pot à eau ébreché. On avait ajouté, pour les enfants, un lit de fer qui barrait la commode et emplissait les deux tiers de la pièce. La malle de Gervaise et de Lantier, grande ouverte dans un coin, montrait ses flancs vides, un vieux chapeau d'homme tout au fond, enfoui sous des chemises et des chaussettes sales; tandis que, le long des murs, sur le dossier des meubles, pendaient un châle troué, un pantalon mangé par la boue, les dernières nippes dont les marchands d'habits ne voulaient pas. Au milieu de la cheminée, entre deux flambeaux de zinc dépareillés, il y avait un paquet de reconnaissances de Mont-de-Piété, d'une rose tendre. C'était la belle chambre de l'hôtel, la chambre du premier, qui donnait sur le boulevard.<sup>83</sup>

En plus, elle contient " ... un petit miroir rond, pendu à l'espagnolette."<sup>84</sup>

Mais, " ... il n'y a pas même un fourneau pour avoir de l'eau chaude ... "<sup>85</sup>

Après le mariage avec Coupeau, Gervaise s'ennuie dans cet hôtel.

Ils trouvent " ... une grande chambre, avec un cabinet et une cuisine, rue Neuve de la Goutte-d'Or ... C'était une petite maison à un seul étage, un escalier très raide, en haut duquel il y avait seulement deux logements ... ".<sup>86</sup> Le voisinage semble moins répugnant que celui du boulevard de la Chapelle.

Le rue, sans trottoir, le pavé défoncé, montait. En haut, du côté de la rue de la Goutte-d'Or, il y avait des boutiques sombres, aux carreaux sales, des cordonniers, des tonneliers, une épicerie borgne, un marchand de vin en faillite, dont les volets fermés depuis des semaines se couvraient d'affiches. ... Les hangars du loueur de voitures, l'établissement voisin où l'on fabriquait de l'eau de Seltz, le lavoir, en face, élargissaient un vaste espace libre, ... La joie de Gervaise était, à gauche de sa fenêtre, un arbre planté dans une cour, un acacia allongeant une seule de ses branches, et dont la maigre verdure suffisait au charme de toute la rue.<sup>87</sup>

Pour meubler cette chambre, ils choisissent, chez un revendeur,

... un lit, une table de nuit, une commode à dessus de marbre, une armoire, une table ronde avec sa toile cirée, six chaises

<sup>83</sup>Ibid., pp. 35-36.    <sup>84</sup>Ibid., p. 42.    <sup>85</sup>Ibid., p. 41.

<sup>86</sup>Ibid., p. 121.    <sup>87</sup>Ibid., p. 123.

le tout en vieil acajou; sans compter la literie, du linge, des ustensiles de cuisine presque neufs.<sup>88</sup>

Un coup d'oeil sur la chambre révèle cet emplacement:

Le lit d'Étienne occupait le cabinet, ... La cuisine était grande comme la main et toute noire; ... Dès le matin, ils fermaient les rideaux de l'alcôve, des rideaux de calicot blanc; et la chambre se trouvait transformée en salle à manger, avec la table au milieu, l'armoire et la commode en face l'une de l'autre. ... un petit poêle de fonte, posé sur la plaque de marbre, les chauffait pour sept sous pendant les grands froids.<sup>89</sup>

Pour enjoliver la pièce ils ajoutent " ... une haute gravure représentant un maréchal de France, ... un buste de Pascal faisait pendant à un buste de Béranger, près du coucou, ... "90.

Aussi confortable qu'ils trouvent cette chambre, Gervaise rêve d'habiter la grande maison rue de la Goutte-d'Or où logent la soeur et le beau-frère de Coupeau, les Lorilleux. Gervaise reste stupéfaite devant cette maison la première fois qu'elle la voit.

Sur la rue, la maison avait cinq étages, alignant chacun à la file quinze fenêtres, dont les persiennes noires, aux lames cassées, donnaient un air de ruine à cet immense pan de muraille. En bas, quatre boutiques occupaient le rez-de-chaussée: à droite de la porte, une vaste salle de gargote graisseuse; à gauche, un charbonnier, un mercier et une marchande de parapluies. La maison paraissait d'autant plus colossale qu'elle s'élevait entre deux petites constructions basses, chétives, collées contre elle; et, carrée, pareille à un bloc de mortier gâché grossièrement, se pourrissant et s'émiettant sous la pluie, elle profilait sur le ciel clair, au-dessus des toits voisins, son énorme cube brut, ses flancs non crépis, couleur de boue, d'une nudité interminable de murs de prison, où des rangées de pierres d'attente semblaient des mâchoires caduques, baillant dans le vide. Mais Gervaise regardait surtout la porte, une immense porte ronde, s'élevant jusqu'au deuxième étage, creusant un porche profond, à l'autre bout duquel on voyait le coup de jour blafard d'une grande cour. Au milieu de ce porche, pavé comme la rue, un ruisseau coulait, roulant une eau rose très tendre.

---

<sup>88</sup>Ibid., p. 121.    <sup>89</sup>Ibid., p. 122.    <sup>90</sup>Ibid.

A l'intérieur, les façades avaient six étages, quatre façades régulières enfermant le vaste carré de la cour. C'étaient des murailles grises, mangées d'une lèpre jaune, rayées de bavures par l'égouttement des toits, qui montaient toutes plates du pavé aux ardoises, sans une moulure; seuls les tuyaux de descente se coudaient aux étages, où les caisses béantes des plombs mettaient la tache de leur fonte rouillée. Les fenêtres sans persienne montraient des vitres nues, d'un vert glauque d'eau trouble. Certaines, ouvertes, laissaient pendre des matelas à carreaux bleus, qui prenaient l'air; devant d'autres, sur des cordes tendues, des linges séchaient, toute la lessive d'un ménage, les chamises de l'homme, les camisoles de la femme, les culottes des gamins; il y en avait une, au troisième, où s'étalait une couche d'enfant, emplâtrée d'ordure.

La maison ne lui semblait pas laide.<sup>91</sup>

Gervaise et Coupeau montent voir les Lorilleux. L'intérieur de cet immeuble n'est guère accueillant.

En effet, l'escalier B, gris, sale, la rampe et les marches graisseuses, les murs éraflés montrant le plâtre, était encore plein d'une violente odeur de cuisine. Sur chaque palier, des couloirs s'enfonçaient, sonores de vacarme, des portes s'ouvraient, peintes en jaune, noircies à la serrure par la crasse des mains; et, au ras de la fenêtre, le plomb soufflait une humidité fétide, dont la puanteur se mêlait à l'acreté de l'oignon cuit.

Le corridor s'allongeait toujours, se bifurquait, resserré lézardé, décrépi, de loin en loin éclairé par une mince flamme de gaz; et les portes uniformes, à la file comme des portes de prison ou de couvent, continuaient à montrer, presque toutes grandes ouvertes, des intérieurs de misère et de travail, que la chaude soirée de juin emplissait d'une buée rousse.<sup>92</sup>

L'occasion de louer une de ces boutiques du rez-de-chaussée, comble Gervaise de bonheur. La boutique, une arrière-boutique avec deux autres chambres deviennent le nouveau logement des Coupeau. Gervaise refait la boutique à son gré, " ... toute la devanture en bleu clair, avec des filets jaunes." et "Dans la vitrine, fermée au fond par des

---

<sup>91</sup>Ibid., pp. 72-73.    <sup>92</sup>Ibid., pp. 80-81.



petits rideaux de mousseline, tapissée de papier bleu pour faire valoir la blancheur du linge ... "93

Derrière la boutique, le logement était très convenable. Les Coupeau couchaient dans la première chambre, où l'on faisait la cuisine et où l'on mangeait; une porte, au fond, ouvrait sur la cour de la maison. Le lit de Nana se trouvait dans la chambre de droite, un grand cabinet, qui recevait le jour par une lucarne ronde, près du plafond. Quant à Étienne, il partageait la chambre de gauche avec le linge sale, dont d'énormes tas traînaient toujours sur le plancher. Pourtant, il y avait un inconvénient, les Coupeau ne voulaient pas en convenir d'abord; mais les murs pissaient l'humidité, et on ne voyait plus clair dès trois heures de l'après-midi.<sup>94</sup>

L'installation de Maman Coupeau n'exige pas de grands aménagements.

Elle [Gervaise] mit son lit dans le grand cabinet où couchait Nana, et qui recevait le jour par une lucarne ronde, près du plafond. Le déménagement ne fut pas long, car maman Coupeau, pour tout mobilier, avait ce lit, une vieille armoire de noyer qu'on plaça dans la chambre au linge sale, une table et deux chaises; on vendit la table, on fit rempailler les deux chaises.<sup>95</sup>

Pourtant, l'installation de Lantier dans une des petites chambres, nécessite un aménagement plus compliqué: on fait une porte d'une des fenêtres.

Ce logement confortable se vide au fur et à mesure que Gervaise et Coupeau rapportent de moins en moins d'argent. Presque tout passe au Mont-de-Piété. "Tout le saint-frusquin y passait, le linge, les habits, jusqu'aux outils et aux meubles."<sup>96</sup> Plus tard, les Coupeau sacrifient d'autres meubles pour obtenir de quoi acheter de la nourriture.

... elle avait décousu le matelas, où elle prenait des poignées de laine, qu'elle sortait dans son tablier et vendait dix sous la livre, rue Belhomme. Ensuite, le

<sup>93</sup>Ibid., pp. 152-153.

<sup>94</sup>Ibid., pp. 153-154.

<sup>95</sup>Ibid., p. 179.

<sup>96</sup>Ibid., pp. 297-298.



matelas vidé, elle s'était fait trente sous de la toile, ... Les oreillers avaient suivi, puis le traversin.

Il restait la commode, la table et une chaise; encore le marbre et les tiroirs de la commode s'étaient-ils évaporés par le même chemin que le bois de lit. Un incendie n'aurait pas mieux nettoyé ça, les petits bibelots avaient fondu, à commencer par la toquante, une montre de douze francs, jusqu'aux photographies de la famille, dont une marchande lui avait acheté les cadres; ... 97

Les Coupeau, incapables de payer le loyer, déménagent encore au " ... logement vacant du sixième, dans le corridor des Lorilleux."98 beaucoup moins commode que le précédant. Il comporte " ... une chambre et un cabinet donnant sur la cour. ..."99 Cette petite chambre présente un aspect triste.

Dans le cabinet, le lit de Nana tenait juste; ... Le lit, la table, quatre chaises, le logement était plein. Même le coeur crevé, n'ayant pas le courage de se séparer de sa commode, elle avait encombré le carreau de ce grand coquin de meuble, qui bouchait la moitié de la fenêtre. Un des battants se trouvait condamné, ça enlevait de la lumière et de la gaieté.100

Après la mort de Coupeau, même cette chambre misérable coûte trop cher pour Gervaise. "Maintenant, elle habite la niche du père Bru. C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés."101

Les ouvriers de Paris, leur choix de logement limité par les salaires, voient grandir leurs enfants dans ce même milieu misérable sans issue.

Les mineurs de Germinal habitent le coron, petit village de maisons construites pour les mineurs.

97Ibid., p. 400. 98Ibid., p. 322. 99Ibid., p. 224.

100Ibid., p. 324. 101Ibid., pp. 444-445.

On distinguait vaguement les quatre immenses corps de petites maisons adossées, des corps de caserne ou d'hôpital, géométriques, parallèles, que séparaient les trois larges avenues, divisées en jardins égaux. ...<sup>102</sup>

Ces constructions de briques, installées économiquement par la Compagnie, étaient si minces, que les moindres souffles les traversaient. On vivait coude à coude, d'un bout à l'autre; et rien de la vie intime n'y restait caché, même aux gamins.<sup>103</sup>

Une seule pièce occupe le rez-de-chaussée de la maison des Maheu.

C'était une salle assez vaste, tenant tout le rez-de-chaussée, peinte en vert pomme, d'une propreté flamande, avec ses dalles lavées à grande eau et semées de sable blanc. Outre le buffet de sapin verni, l'ameublement consistait en une table et des chaises du même bois. Collées sur les murs, des enluminures violentes, les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice donnés par la Compagnie, des soldats et des saints, bariolés d'or, tranchaient crûment dans la nudité claire de la pièce; et il n'y avait d'autres ornements qu'une boîte de carton rose sur le buffet, et que le coucou à cadran peinturluré, ... Près de la porte de l'escalier, une autre porte conduisait à la cave.<sup>104</sup>

En haut, couchent les dix membres de la famille Maheu.

Maintenant, la chandelle éclairait la chambre, carrée, à deux fenêtres, que trois lits emplissaient. Il y avait une armoire, une table, deux chaises de vieux noyer, dont le ton fumeux tachait durement les murs, peints en jaune clair. Et rien autre, des hardes pendues à des clous, une cruche posée sur le carreau, près d'une terrine rouge servant de cuvette. ... La porte vitrée était ouverte, on apercevait le couloir du palier, l'espèce de boyau où le père et la mère occupaient un quatrième lit, contre lequel il avaient dû installer le berceau de la dernière venue, Estelle, âgée de trois mois à peine.<sup>105</sup>

"À ce tableau, manque le grand-père, Bonnemort, ... qui travaillant la nuit, se couchait au jour; de sorte que le lit ne refroidissait pas, ... "<sup>106</sup> Pour chauffer ces maisons, louées à six francs par mois,

<sup>102</sup>Zola, Germinal, p. 12.    <sup>103</sup>Ibid., p. 15.

<sup>104</sup>Ibid., pp. 19-20.    <sup>105</sup>Ibid., pp. 12-13.    <sup>106</sup>Ibid., p. 15.

"La Compagnie distribuait par mois, à chaque famille, huit hectolitres d'escaillage, charbon dur ramassé dans les voies."<sup>107</sup> Derrière la maison, se situe le puits commun, desservant quatre ménages.

Les mineurs, à cause du loyer bas et le peu d'argent gagné, doivent accepter de vivre serrés dans le caron.

---

<sup>107</sup>Ibid., p. 19.

### III. LA NORRITURE

L'acquisition de la nourriture pose moins de problèmes pour le paysan que pour le mineur ou l'ouvrier. Les paysans, cultivateurs, mangent mieux que ceux qui doivent acheter leurs provisions. Jean lit dans un livre: "Heureux laboureur, ne quitte pas le village pour la ville, où il te faudrait tout acheter, le lait, la viande et les légumes, où tu dépenserais toujours au-delà du nécessaire, ... "108 La nourriture doit être assez copieuse pour maintenir les bras forts nécessaires aux travail.

À la grande ferme de Hourdequin on sert cinq repas par jour pendant la moisson. C'est Jacqueline qui s'en occupe.

Et il fallait bien qu'elle fût debout la première, pour la soupe de quatre heures, de même qu'elle se couchait la dernière, quand elle avait servi le gros repas de neuf heures, le lard, le boeuf, les choux. Entre ces deux repas, il y en avait trois autres, le pain et le fromage du déjeuner, la seconde soupe de midi, l'émiettée au lait du goûter: en tout, cinq, des repas copieux, arrosés de cidre et de vin, car les moissonneurs, qui travaillent dur, sont exigeants.<sup>109</sup>

D'habitude, on ne sert que quatre repas par jour, " ... l'émiettée de lait à sept heures, la rôtie à midi, le pain et le fromage à quatre heures, la soupe et le lard à minuit."<sup>110</sup>

Chez Jésus-Christ, on mange souvent de la pâtée de pommes de terre sans beurre. Si le père Fouan donne une pièce de cent sous on

---

<sup>108</sup>Zola, La Terre, p. 82.

<sup>109</sup>Ibid., p. 228.

<sup>110</sup>Ibid., p. 98.

mange mieux. "Sans doute, la Trouille n'avait pas tous les soirs à cuisiner des haricots rouges et du veau aux oignons.. Cela n'arrivait que lorsqu'on avait tiré du père une pièce blanche, ... "111

Chez les Buteau, on mange un peu mieux. Parfois Lise prépare un pot-au-feu. Une soupe aux choux, mentionnée au moins quatre fois, semble être un élément essentiel de leur alimentation. La pâtée et le fromage aussi, y figurent souvent. On en mange constamment. Le père Fouan mange " ... à chaque minute, par cette habitude du paysan qui ne passe pas devant le pain sans y tailler une tartine, au gré des heures de travail."112

Pendant la journée, on ne quitte pas le champ pour manger. Le porcher, Auguste, apporte avec lui " ... du pain de huit jours, de vieilles noix, un fromage sec; ... "113 Pendant les vendanges "À onze heures, tous s'assirent, on mangea du pain et du fromage."114 Pour arroser ces repas, on prend du vin et parfois du café.

Les jours spéciaux: fêtes, vendanges, baptêmes, mariages, obligent un menu plus riche. La Toussaint on prend des châtaignes, " ... régal obligé ... " et " ... vin blanc, ... "115

Pour le dîner de noce, Lise sert,

... une tourte et le dessert, en se résignant à mettre dans ce dessert toute la dépense, pour montrer qu'on savait faire sauter les fèves, lorsque l'occasion s'en présentait ... un gâteau moulté, deux crèmes, quatre amandines de sucreries et de petits fours. À la maison, on aurait, une soupe grasse, des andouilles, quatre poulets sautés, quatre lapins en gibelotte, du boeuf et du veau rôtis.116

Comme boisson, Buteau met " ... simplement un tonneau en perce; ... "117

111 Ibid., p. 307. 112 Ibid., p. 287. 113 Ibid., p. 276.

114 Ibid., p. 337. 115 Ibid., p. 83.. 116 Ibid., p. 180.

117 Ibid., p. 183.



À l'occasion d'un bal forain, Jésus-Christ commande " ... du jambon, du lapin, du dessert ... "118

Pour goûter le vin du vendange, les Buteau offrent " ... du gigot, des noix et du fromage, un vrai repas."119 Pour ajouter à cette nourriture trop souvent insuffisante, La Trouille et Jésus-Christ volent ce qu'ils peuvent. La Trouille rapporte " ... une poule, pêchée à la ligne, de l'autre côté d'un mur, ... ", " ... un canard avale un hameçon appâté de viande, ... et il avait disparu en l'air, ... "120

La Trouille faisait " ... des histoires à ne pas croire, un sac de pommes que le propriétaire l'avait aidée à porter, des vaches en pâture traites dans une bouteille, ... "121

En somme, bien que la nourriture des paysans ne soit pas élégante pour la plupart, elle existe en quantité suffisante. Si on est à court d'argent on peut se procurer de quoi manger dans un jardin. " ... l'unique peur était la famine, toujours on craignait de n'avoir pas assez de blé, ... "122

L'alimentation de la population urbaine se limite selon l'argent disponible au moment. Le surpeuplement des villes exclut l'existence des jardins.

Vers midi, Gervaise voit beaucoup d'ouvriers qui abandonnent le travail pour déjeuner. Ils entrent dans de différents magasins pour emporter, " ... du pain, ..." " ... des pommes de terre frites et des moules au persil; ... " " ... une côtelette panée, une saucisse ou un bout de boudin tout chaud."123

118Ibid., p. 218. 119Ibid., p. 340. 120Ibid., p. 308.

121Ibid., p. 309. 122Ibid., p. 453.

123Zola, L'Assommoir, p. 65.

Durant leur période de prospérité, on mange assez bien chez les Coupeau. Pour le déjeuner, Gervaise prend de la soupe et du boeuf.

" ... un ragoût de mouton avec des hauts de côtelettes." et des pommes de terre constituent le diner.<sup>124</sup> L'arrivée de Lantier dans le ménage, opère un certain changement dans la cuisine. Il préfère les plats qui rappellent la Provence. Il aime préparer lui-même " ... des omelettes retournées des deux côtés, plus rissolées que des crêpes, si fermes qu'on aurait dit des galettes." "Mais, son grand régal était un certain potage, du vermicelle cuit à l'eau, très épais, où il versait la moitié d'une bouteille d'huile."<sup>125</sup> Lantier " ... ni voulait ni grossir ni mincir, par coquetterie." Alors, "Même quand il n'y avait pas un sou à la maison, il lui fallait des oeufs, des côtelettes, des choses nourrissantes et légères."<sup>126</sup>

Plus tard, Gervaise appauvrie, mais toujours gourmande, dépense presque tout son argent pour la nourriture. "Dès qu'on avait quatre sous, dans le ménage, on les bouffait."<sup>127</sup> Ayant reçu dix francs de son fils Étienne, "Elle mit un pot-au-feu et le mangea toute seule, ... "<sup>128</sup> Un autre jour, elle doit se contenter d'un " ... reste de haricots et une chopine, ... "<sup>129</sup> Du vin et du café accompagnent ces repas.

Bien que l'argent manque, Lantier et Coupeau mangent souvent au café ou au restaurant. Il parcourent tout Paris afin de trouver les meilleurs endroits pour dîner. Ils aiment manger des pieds de mouton, des pieds à la poulette, des escargots, du rôti et du vin cacheté, des tripes à la mode de Caen, des huîtres, du lapin, de la tête de veau et des rognons sautés.

<sup>124</sup>Ibid., p. 124.    <sup>125</sup>Ibid., p. 263.    <sup>126</sup>Ibid., p. 299.

<sup>127</sup>Ibid., p. 211.    <sup>128</sup>Ibid., p. 430.    <sup>129</sup>Ibid., p. 431.



Les occasions spéciales, les Coupeau semblent perdre leur équilibre. Ils dépensent, en un jour, assez d'argent pour les nourrir pendant des semaines. Une bonne part du plaisir de ces jours réside dans la consommation des mets spéciaux, et les Coupeau veulent montrer aux amis qu'ils ne sont pas avares.

Pour fêter la noce de Coupeau et de Gervaise, on organise un pique-nique chez un petit marchand de vin. Précédant la promenade on prend un casse-croûte, " ... deux litres, du pain et des tranches de jambon, ... un troisième litre et un morceau de brie."<sup>130</sup> Après, on prend du vermouth pour étancher la soif.<sup>131</sup> Vers six heures commence le dîner: un potage au vermicelle, les tourtes, une gibelotte de lapin, un fricandeau au jus et des haricots verts, le rôti, deux poulets maigres, des oeufs à la neige, du fromage et des fruits. Comme boisson, on sert du café, du cognac et vingt-cinq litres de vin.<sup>132</sup> Pour s'acquitter de tout cet excès, Coupeau doit emprunter de l'argent.

Quels plats servir pour sa fête occupent la pensée de Gervaise et de ses ouvrières un bon mois avant la date. Après beaucoup de suggestions et de discussion elle choisit: un pot-au-feu, une blanquette de veau, une epinée de cochon, un potage, des pois au lard, une oie rôtie, des pommes de terre, un gâteau de Savoie, un fromage blanc, des fraises, une salade et du café. Pour accompagner ce repas les quatorze convives avalent environ douze litres de vin plus les six bouteilles de vin cacheté.

Souvent, pendant que Coupeau fait la noce, Gervaise, tourmentée par la faim, reste à la maison.

---

<sup>130</sup>Ibid., p. 95.    <sup>131</sup>Ibid., p. 107.    <sup>132</sup>Ibid., pp. 108-114.

Elle perdait la boule, parce qu'il y avait des siècles qu'elle ne s'était rien mis de chaud dans le ventre. Ah! quelle semaine infernale! un ratissage complet, deux pains de quatre livres le mardi qui avaient duré jusqu'au jeudi, puis une croûte sèche retrouvée la veille, et pas une miette depuis trente-six heures, une vraie danse devant le buffet!<sup>133</sup>

Même au moment de louer sa boutique, où le futur semble beaucoup promettre, elle éprouve " ... une peur de ne pas réussir et de se trouver écrasée dans cette lutte énorme contre la faim, dont elle entendait le souffle."<sup>134</sup> Malheureusement, ayant échoué, elle connaît trop bien la faim.

Son estomac s'éveillait, lui aussi, et la torturait. Tombée sur la chaise, la tête basse, les mains entre les cuisses pour se réchauffer, elle calculait déjà le dîner, dès que Coupeau apporterait l'argent: un pain, un litre, deux portions de gras-double à la lyonnaise.<sup>135</sup>

Gervaise, poussée à bout, essaie de se prostituer. Goujet la rencontre et l'amène chez lui où, il lui donne un restant de ragoût.

La faim qui l'étranglait lui donnait un branle sénile de la tête. Elle dut prendre avec les doigts. À la première pomme de terre qu'elle se fourra dans la bouche, elle éclata en sanglots. De grosses larmes roulaient le long de ses joues, tombaient sur son pain. Elle mangeait toujours, elle dévorait goulûment son pain trempé de ses larmes, soufflant très fort, le menton convulsé. Goujet le força à boire, pour qu'elle n'étouffât pas; et son verre eut un petit claquement contre ses dents.<sup>136</sup>

Gervaise dépense le peu d'argent qu'elle a pour manger et plus tard pour boire. Coupeau boit de plus en plus et ne mange presque pas. "L'appétit, lui aussi, était rasé. ... Pour se soutenir, il lui fallait sa chopine d'eau-de-vie par jour; c'était sa ration, son manger et son boire, la seule nourriture qu'il digérât."<sup>137</sup>

Gervaise et Coupeau essaient d'économiser pendant un certain

<sup>133</sup>Ibid., p. 399. <sup>134</sup>Ibid., p. 149. <sup>135</sup>Ibid., p. 403.

<sup>136</sup>Ibid., p. 425. <sup>137</sup>Ibid., p. 346.

temps mais peu à peu, ils commencent à vivre au jour le jour, mettant ce qu'ils ont au Mont-de-Piété, contractant des dettes partout seulement pour avoir un peu à manger.

Le manque d'argent prive les Maheud, une grande famille, d'une alimentation suffisante. Leur menu très pauvre offre: " ... des feuilles de choux bouillies."<sup>138</sup> du vermicelle sans beurre, des pommes de terre,<sup>139</sup> une salade de pissenlits,<sup>140</sup> une ratatouille de pommes de terre, des poireaux, de l'oseille et de l'oignon frit.<sup>141</sup>

Ils aiment boire du café, mais trop souvent il en manque. "Bien que Catherine eût déjà passé de l'eau sur le marc de la veille, elle [la Maheude] en remit une seconde fois et avala deux grandes chopes d'un café tellement clair, qu'il ressemblait à de l'eau de rouille."<sup>142</sup> Ils essaient de le conserver aussi longtemps que possible: " ... le café, épaissi d'une bonne moitié de chicorée, ... "<sup>143</sup>

Les mineurs apportent leur déjeuner avec eux. " Catherine coupa les tranches, en prit une qu'elle couvrit de fromage, en frotta une autre de beurre, puis les colla ensemble: c'était "le briquet", la double tartine emportée chaque matin à la fosse."<sup>144</sup>

Les jours de fête, et parfois le dimanche, on mange un lapin avec des pommes de terre et une soupe grasse et du boeuf; repas très simple en comparaison avec ceux donnés par Gervaise et Coupeau.

Pour subsister, les Maheu achètent à credit chez Maigrat, à qui ils doivent soixante francs.<sup>145</sup> Malgré sa résolution de ne pas accorder

<sup>138</sup>Zola, Germinal, p. 18. <sup>139</sup>Ibid., p. 139. <sup>140</sup>Ibid., p. 114.

<sup>141</sup>Ibid., pp. 119-120. <sup>142</sup>Ibid., p. 86. <sup>143</sup>Ibid., p. 98.

<sup>144</sup>Ibid., p. 20. <sup>145</sup>Ibid., p. 18.

du crédit à la Maheude, ce marchand finit par lui donner " ... deux pains, du café, du beurre et même une pièce de cent sous, ... " et " ... il lui recommanda d'envoyer sa fille Catherine chercher les provisions."<sup>146</sup>

Ce n'est pas par charité qu'il se montre généreux pour la Maheude.

"C'était un fait connu: quand un mineur voulait une prolongation de crédit, il n'avait qu'à envoyer sa fille ou sa femme, laides ou belles, pourvu qu'elles fussent complaisantes."<sup>147</sup>

Dans le jardin, Maheu cultive " ... des pommes de terre, des haricots, des pois; ... du plant de choux et de laitue, ... même des artichauts, ... "<sup>148</sup>

Faute d'argent les Maheu vendent le peu qu'ils possèdent: le coucou, deux bonnes chaises.<sup>149</sup>

C'était, maintenant, l'agonie dernière, la maison vidée, tombée au dénuement final. Les toiles des matelas avaient suivi la laine chez la brocanteuse; puis, les draps étaient partis, le linge, tout ce qui pouvait se vendre.

Même la boîte de carton rose et un mouchoir du grand-père sont vendus.<sup>150</sup>

Malgré la fierté des Maheu, ils finissent par envoyer Jeanlin mendier sur la route. Le besoin de se nourrir efface la dignité de l'homme.

Cette faim terrible pénètre dans tous les coins du coron, et enveloppe le pays. "N'était-ce pas un cri de famine que roulait le vent de mars, au travers de cette campagne nue?"<sup>151</sup> " ... le vent passait avec sa plainte, comme un cri de faim ... "<sup>152</sup> Trop souvent on se passe de pain. Cette conversation entre Étienne et Bonnemort explique la situation des mineurs.

<sup>146</sup>Ibid., p. 96.    <sup>147</sup>Ibid., p. 90.    <sup>148</sup>Ibid., p. 118

<sup>149</sup>Ibid., p. 261.    <sup>150</sup>Ibid., pp. 386-387.    <sup>151</sup>Ibid., p. 6.

<sup>152</sup>Ibid., p. 9.



--On n'a pas de la viande tous les jours.

--Encore si l'on avait du pain!

--C'est vrai, si l'on avait du pain seulement!<sup>153</sup>

Pendant la grève, les familles des mineurs souffrent cruellement. C'est lundi et "Dès le samedi, beaucoup de familles s'étaient couchées sans souper."<sup>154</sup> Même quand les mineurs travaillent les familles doivent lutter pour vivre. "Lénore et Henri se battaient pour manger les pelures [de pommes de terre] tombées."<sup>155</sup> "Tous venaient de faire descendre leur soupe d'une grande lampée d'eau fraîche, la bonne boisson claire des fins de quinzaine."<sup>156</sup>

Bien des descriptions de la physique et de la santé des mineurs, indiquent l'effet de la sous-alimentation. Bonnemort a une " ... grosse tête, aux cheveux blancs et rares, à la face plate, d'une pâleur livide, maculée de taches bleuâtres."<sup>157</sup> Catherine a " ... des bras délicats, dont la blancheur de lait tranchait sur le teint blême du visage, ... "<sup>158</sup> " ... elle apparaissait d'une blancheur pâle, de cette neige transparente des blondes anémiques; ... si blanche, les mains et le visage déjà gâtés, comme trempée dans du lait, ... "<sup>159</sup> Zacharie a " ... les cheveux jaunes et la pâleur anémique de toute la famille." Jeanlin a des " ... articulations énormes, grossies par des scrofules, ... "<sup>160</sup> Lénore et Henri sont des " ... enfants pitoyables, avec leur chair de cire, leurs cheveux décolorés, la dégénérescence qui les rapetissait, rongés d'anémie, d'une laideur triste de meurt-de-faim."<sup>161</sup> Zola attribue ces maladies, cette couleur pâle, à l'insuffisance de nourriture aussi bien qu'à l'hérédité.

Ils mangent si peu que la petite infirme, Alzire, est morte de

---

<sup>153</sup>Ibid., p. 5.    <sup>154</sup>Ibid., p. 227.    <sup>155</sup>Ibid., p. 99.

<sup>156</sup>Ibid., p. 111.    <sup>157</sup>Ibid., p. 7.    <sup>158</sup>Ibid., p. 13.

<sup>159</sup>Ibid., p. 168.    <sup>160</sup>Ibid., p. 14-15.    <sup>161</sup>Ibid., p. 93.

faim. Mais elle n'est pas la seule du coron. Le médecin, arrivé trop tard, se fâche:

--Tiens! la voilà qui passe ... Elle est morte de faim, ta sacrée gamine. Et elle n'est pas la seule, j'en ai vu une autre, à côté ... Vous m'appellez tous, je n'y peux rien, c'est de la viande qu'il faut pour vous guérir.<sup>162</sup>

---

<sup>162</sup>Ibid., p. 394.

#### IV. LES DIVERTISSEMENTS

Cette vie si dure, avec ses longues heures de travail mal payées, le logement misérable, et le peu de nourriture, offre, quand-même, des moyens de s'amuser.

Les cafés fournissent, surtout aux hommes, un endroit où ils peuvent se détendre et parler avec des amis.

Après les deux litres, Jésus-Christ en demanda deux autres, du vin bouché, à vingt sous; il payait à mesure, pour étonner, cognant son argent sur la table, révolutionnant le cabaret; et, quand la première pièce de cinq francs fut buë, il en tira une seconde, se la vissa de nouveau dans l'oeil, cria que lorsqu'il n'y en avait plus, il y en avait encore. L'après-midi s'écoula de la sorte, dans la bouscoulade des buveurs qui entraient et qui sortaient, au milieu de la soulerie montante.<sup>163</sup>

Chez Lengaigne, dans la salle du cabaret, on ne se voyait plus, on ne s'entendait plus, au milieu de la fumée et des gueulements. Outre les garçons qui venaient de tirer, il y avait foule: Jésus-Christ et son ami Canon, occupés à débaucher le père Fouan, tous les trois autour d'un litre d'eau-de-vie; Bécu trop soulé, achevé par la mauvaise chance de son fils, foudroyé de sommeil sur une table; Delhomme et Clou qui faisaient un piquet; sans compter Lequeu, le nez dans un livre, qu'il affectait de lire, malgré le vacarme.<sup>164</sup>

Souvent les paysans jouent aux cartes. Jésus-Christ et Bécu

" ... jouaient aux cartes en criant fort, tandis que les litres, un à un, se succédaient."<sup>165</sup>

---

<sup>163</sup>Zola, La Terre, p. 217.

<sup>164</sup>Ibid., p. 448.

<sup>165</sup>Ibid., p. 57.

Une fois la boisson et la gaillardise des gens mènent à des paries sur le "talent" grossier de Jésus-Christ.<sup>166</sup>

Les fêtes fournissent d'autres occasions pour s'amuser. Les paysans attendent la Saint-Henri, fête patronale de Rognes, qui a lieu en juillet.

Un bal forain, couvert de toile, s'installait d'ordinaire dans les prés de l'Aigre; et il y avait, sur la route, en face de la mairie, trois baraques, un tir, un camelot vendant de tout, jusqu'à des rubans, et un jeu de tournevire, où l'on gagnait des sucres d'orge.<sup>167</sup>

Dix heures sonnaient, le bal commença. Par la porte de communication, on voyait flamber les quatre lampes, que des fils de fer attachaient aux poutres. Clou, le maréchal-ferrant, était là, avec son trombone, ainsi que le neveu d'un cordier le Bazoches-de-Doyen, qui jouait du violon. L'entrée était libre, on payait deux sous chaque danse. La terre battue de la grange venait d'être arrosée, à cause de la poussière. Quand les instruments se taisaient, on entendait, au-dehors, les détonations du tir, sèches et régulières. Et la route, si sombre d'habitude, était incendiée par les réflecteurs des deux baraques, le bimbelotier étincelant de dorures, le jeu de tournevire, orné de glaces et tendu de rouge comme une chapelle.<sup>168</sup>

Les vendanges offrent une autre excuse pour célébrer.

Le tambour de Rognes avait battu le ban des vendanges; et, le lundi matin, tout le pays fut en l'air, car chaque habitant avait sa vigne, pas une famille n'aurait manqué, ce jour-là, d'aller en besogne sur le coteau de l'Aigre.<sup>169</sup>

Les mariages et les baptêmes occasionnent des festivités. Cette scène se produit à la suite du mariage de Buteau et de Lise. (Voir la p. 32 pour la description du dîner.)

Et, dans l'abandon de l'ivresse croissante, les agrafes des corsages défaits, les boucles des pantalons lâchées, on changeait de place, on causait par petits groupes autour de la table, grasse de sauce, maculée de vin. Des essais de

<sup>166</sup>Ibid., p. 321.

<sup>167</sup>Ibid., p. 211.

<sup>168</sup>Ibid., p. 219.

<sup>169</sup>Ibid., p. 330.



chansons n'avaient pas abouti, seule la vieille Rose, la face noyée, continuait à fredonner une polissonnerie de l'autre siècle, un refrain de sa jeunesse, dont sa tête branlante marquait la mesure. On était aussi trop peu pour danser, les hommes préféraient vider les litres d'eau-de-vie, en fumant leur pipes, qu'ils tapaient sur la nappe, pour en faire tomber les culots.<sup>170</sup>

Après le baptême de la fille de Lise et de Buteau, on entre chez les parents boire un coup. " ... on trinqua enfin, on but à la santé de l'enfant baptisée, que la marraine avait nommé Laure, de son prénom."<sup>171</sup>

Les ouvriers de L'Assommoir s'amuse de presque la même façon. Seulement à Paris, il y a beaucoup plus de cafés. Parmi ceux fréquentés par Coupeau, figurent la Petite Civette, le Capucin, la Puce qui renifle, le Papillon et bien sûr, l'Assommoir.

Le comptoir énorme, avec ses files de verres, sa fontaine et ses mesures d'étain, s'allongeait à gauche en entrant; et la vaste salle, tout autour, était ornée de gros tonneaux peints en jaune clair, miroitants de vernis, dont les cercles et les cannelles de cuivre luisaient. Plus haut, sur des étagères, des bouteilles de liquers, des bocaux de fruits, toutes sortes de fioles en bon ordre, cachaient les murs, reflétaient dans la glace, derrière le comptoir, leurs taches vives, vert pomme, or pâle, laque tendre. Mais la curiosité de la maison était, au fond, de l'autre côté d'une barrière de chêne, dans une cour vitrée, l'appareil à distiller que les consommateurs voyaient fonctionner, des alambics aux longs cols, des serpentins descendant sous terre, une cuisine du diable devant laquelle venaient rêver les ouvriers soûlards.<sup>172</sup>

Pour Coupeau, boire cesse d'être une façon de s'amuser, et devient sa vie. Il va dépenser sa paye au café.

Les jours de sainte-touche, elle [Gervaise] ne lui regardait plus les mains, quand il rentrait. Il arrivait les bras ballants, les goussets vides, ... Puis, il ne s'était plus gêné. L'argent s'évaporait, voilà! Il ne l'avait plus dans la poche, il l'avait dans le ventre, une autre façon pas drôle de le rapporter à sa bourgeoise.<sup>173</sup>

<sup>170</sup>Ibid., p. 184.

<sup>171</sup>Ibid., p. 267.

<sup>172</sup>Zola, L'Assommoir, p. 62. <sup>173</sup>Ibid., p. 336.

Il n'est pas le seul à boire sa paye. Un soir, Gervaise a vu plusieurs disputes dans la rue

Des bandes braillaient de sales chansons, de grands silences se faisaient, coupés par des hoquets et des chutes sourdes d'ivrognes. La noce de la quinzaine finissait toujours ainsi, le vin coulait si fort depuis six heures, qu'il allait se promener sur les trottoirs.<sup>174</sup>

On va parfois jouer aux billards.

On se mouilla encore d'une tournée générale; puis, on alla à la Puce qui renifle, un petit bousingot où il y avait un billard. Le chapelier fit un instant son nez, parce que c'était une maison pas très propre: le schnick y valait un franc le litre, dix sous une chopine en deux verres, et la société de l'endroit avait commis tant de saletés sur le billard, que les billes y restaient collées.<sup>175</sup>

Un soir, Coupeau n'étant pas revenu, Lantier emmène Gervaise à un café-concert pour entendre mademoiselle Amanda, chanteuse de genre.

Le café-concert était boulevard de Rochechouart, un ancien petit café qu'on avait agrandi sur une cour, par une baraque en planches. À la porte, un cordon de boules de verre dessinait un portique limineux. De longues affiches, collées sur des panneaux de bois, se trouvaient posées par terre, au ras du ruisseau.<sup>176</sup>

À la fête de Gervaise, (voir la p. 32 pour la description du dîner.) les invités s'amuse<sup>nt</sup> follement. Boche chante le Volcan d'amour, ou le Troupier séduisant.

Un tonnerre de bravos accueillit le premier couplet. Oui, oui, on allait chanter! Chacun dirait la sienne. C'était plus amusant que tout. Et la société s'accouda sur la table, se renversa contre les dossiers des chaises, hochant le menton aux bons endroits, buvant un coup aux refrains.<sup>177</sup>

Chacun chante à son tour une chanson: des chansons à boire, des romances, des chansons tristes. "Il faut dire qu'à cette heure, ils étaient joliment soûls, là-dedans."<sup>178</sup>

<sup>174</sup>Ibid., p. 421. <sup>175</sup>Ibid., p. 277. <sup>176</sup>Ibid., p. 282.

<sup>177</sup>Ibid., pp. 238-239. <sup>178</sup>Ibid., p. 247.

À part le dîner, (voir la p. 32) la noce de Coupeau et de Gervaise s'accompagne de plusieurs amusements.

Quant au rendez-vous de toute la société, il était fixé à une heure, au Moulin-d'Argent. De là, on irait gagner la faim dans la plaine Saint-Denis; on prendrait le chemin de fer et on retournerait à pattes, le long de la grande route. La partie s'annonçait très bien, pas une bosse à tout avaler, mais un brin de rigolade, quelque chose de gentil et d'honnête.<sup>179</sup>

Ce projet ne se réalise pas à cause de la pluie qui menace de tomber. Les invités vont au musée du Louvre et reviennent au café par la place Vendôme, où ils montent dans la colonne. Pour certains, bien qu'ils soient Parisiens, c'est leur première visite à ces endroits.

Des promenades offrent une récréation gratuite et agréable. Les Coupeau font " ... un tour de promenade régulier le dimanche, du côté de Saint-Ouen."<sup>180</sup> Goujet sort souvent avec sa mère. "Le dimanche, il sortait avec sa mère, à laquelle il donnait le bras; le plus souvent, il la menait du côté de Vincennes; d'autres fois, il la conduisait au théâtre."<sup>181</sup>

Les Coupeau sortaient presque tous les dimanches avec les Goujet. C'étaient des parties gentilles, une friture à Saint-Ouen ou un lapin à Vincennes, mangés sans épate, sous le bosquet d'un traiteur. Les hommes buvaient à leur soif, revenaient sains comme l'oeil, en donnant le bras aux dames.<sup>182</sup>

Un endroit très favorisé par les mineurs est le café de Rasseneur.

Derrière [le café], s'allongeait un jeu de quilles, clos d'une haie vive. Et la Compagnie, qui avait tout fait pour acheter ce lopin, enclavé dans ses vastes terres, était désolée de ce cabaret, poussé en pleins champs, ouvert à la sortie même du Voreux..

.....  
--Une chope, commanda Maheu à une grosse fille blonde, la fille d'une voisine qui parfois gardait la salle. Rasseneur est là?

---

<sup>179</sup>Ibid., p. 92.

<sup>180</sup>Ibid., p. 120.

<sup>181</sup>Ibid., p. 131.

<sup>182</sup>Ibid., p. 133.

La fille tourna le robinet, en répondant que le patron allait revenir. Lentement, d'un seul trait, le mineur vida la moitié de la chope, pour balayer les poussières qui lui obstruaient la gorge. Il n'offrit rien à son compagnon. Un seul consommateur, un autre mineur mouillé et barbouillé, était assis devant une table et buvait sa bière en silence, d'un air de profonde méditation. Un troisième entra, fut servi sur un geste, paya et s'en alla, sans avoir dit un mot.<sup>183</sup>

Ce sont, en large majorité, les hommes qui fréquentent les cafés, peut-être une sorte de refuge pour eux.

Lavaque, délassé et excité d'avoir tapé sur sa femme, tâcha vainement d'entraîner Maheu chez Rasseneur. Voyons, est-ce qu'une chope l'effrayait? On ferait une partie de quilles, on flanerait un instant avec les camarades, puis on rentrerait dîner. C'était la vie, après la sortie de la fosse.<sup>184</sup>

Les jours de paye sont anticipés avec plaisir par les mineurs.

Les jours de paye aux Chantiers de la Compagnie, Montsou semblait en fête, comme par les beaux dimanches de ducasse. De tous les côtés arrivait une cohue de mineurs. ... Des camelots profitaient de l'occasion, s'installaient avec leurs bazars roulants, étalaient jusqu'à de la faïence et de la charcuterie. Mais c'étaient surtout les estaminets et les débits qui faisaient une bonne recette, car les mineurs, avant d'être payés, allaient prendre patience devant les comptoirs, puis y retournaient arroser leur paye, dès qu'ils l'avaient en poche.<sup>185</sup>

Les jeux préférés sont les parties de quilles,<sup>186</sup> et de crosse.<sup>187</sup>

De grandes célébrations accompagnent les fêtes régionales. Le jour de la ducasse de Montsou offre beaucoup de divertissements.

Dans la salle étroite et longue du Volcan, sur une estrade de planches dressée au fond, cinq chanteuses, le rebut des filles publiques de Lille, défilaient, avec des gestes et un décolletage de monstres; et les consommateurs donnaient dix sous, lorsqu'ils en voulaient une, derrière les planches de l'estrade. Il y avait surtout là des herscheurs, des moulineurs, jusqu'à des galibots de quatorze ans, toute la jeunesse des fosses, buvant plus de genièvre que de bière. Quelques vieux mineurs se risquaient

<sup>183</sup>Zola, Germinal, pp. 66-67.      <sup>184</sup>Ibid., p. 118.

<sup>185</sup>Ibid., pp. 179-180.      <sup>186</sup>Ibid., p. 151.      <sup>187</sup>Ibid., pp. 279-280.



aussi, les maris paillards des corons, ceux dont les ménages tombaient à l'ordure.

. . . . .  
Aux deux bords [de la route], les cabarets crevaient de monde, rallongeaient leurs tables jusqu'au pavé, ou stationnait un double rang de camelots, des bazars en plein vent, des fichus et des miroirs pour les filles, des couteaux et des casquettes pour les garçons, sans compter les douceurs, des dragées et des biscuits. Devant l'église, on tirait de l'arc. Il y avait des jeux de boules, en face des Chantiers. Au coin de la route de Joiselle, à côté de la Régie, dans un enclos de planches, on se ruait à un combat de coqs, deux grands coqs rouges, armés d'éperons de fer, dont la gorge ouverte saignait. Plus loin, chez Maigrat, on gagnait des tabliers et des culottes, au billard.<sup>188</sup>

On peut aussi entrer voir un concours de pinsons. "Il s'agissait de compter celui qui, pendant une heure, répéterait le plus de fois la phrase de son chant."<sup>189</sup> Le soir, les mineurs vont danser au bal du Bon-Joyeux. "Ce dimanche-là, dès cinq heures, on dansait, au plein jour des fenêtres. Mais ce fut vers sept heures que les salles s'emplirent."<sup>190</sup>

Le jour de la Sainte-Barbe, le quatre décembre, les mineurs " ... ne font rien de trois jours, ... " et mangent des beignets et boivent du vin.<sup>191</sup>

Bien que la locale varie, les divertissements décrits dans ces trois romans varient peu: aller au café, boire, engager des parties, danser, parler, se promener, courir les femmes (voir la discussion de la femme). Toutes ces activités sont assez simples et coûtent relativement peu, si on évite l'excès à l'égard des consommations. Des sorties d'ordre intellectuel, comme l'opéra, le ballet, les conférences, les visites des musées, ne se font pas. La visite du Louvre dans L'Assommoir, semble s'inspirer seulement faute d'autre activité.

---

<sup>188</sup>Ibid., pp. 154-155.

<sup>189</sup>Ibid., p. 156.

<sup>190</sup>Ibid., p. 158.

<sup>191</sup>Ibid., p. 418.

## V. LA FEMME

Pour illustrer les résultats des influences étudiées dans les quatre premiers chapitres celui-ci présente quelques observations sur la vie de la femme dans les basses classes sous le Second Empire. Les personnages étudiés sont; Françoise et Lise de la Terre; Catherine et la Maheude de Germinal; et Gervaise de l'Assommoir. La femme sera présentée de quelques points de vue: ce que la société en général pense des femmes, les rapports entre la femme et sa famille, et comment elle se voit.

Zola donne de nombreuses descriptions physiques de ces personnages, indication qu'il insistera sur le côté physique des personnages.

Françoise, ... presque femme déjà, avec sa petite gorge dure qui se formait, sa face allongée aux yeux noirs très profonds, aux lèvres épaisses, d'une chair fraîche et rose de fruit mûrissant.<sup>192</sup>

Elle ... prit la bouteille, but longuement, sans dégoût; et, tandis qu'elle se renversait, les reins pliés, la gorge tendue, crevant l'étoffe mince, il [Buteau] la regarda. Elle aussi ruisselait, dans sa robe d'indienne à moitié défaite, le corsage dégrafé du haut, montrant la chair blanche.<sup>193</sup>

On trouve plusieurs autres descriptions du même genre qui insistent sur le côté sexuel de la femme. Zola emploie souvent le terme "femelle", qui rapproche la femme de la bête.

Dans un passage, Zola compare Lise et sa vache, qui, toutes les deux, accouchent en même temps. Buteau, mari de Lise, s'occupe plus

---

<sup>192</sup>Zola, La Terre, p. 11.      <sup>193</sup>Ibid., p. 230.

de sa vache que de sa femme. Il fait venir un vétérinaire pour la vache, mais pas de médecin pour sa femme. Pendant que Lise souffre dans la maison, son mari s'inquiète sur la vache dans la grange.<sup>194</sup>

Dans Germinal, il y a également beaucoup de descriptions des femmes. Dès le début, se trouve un reflet de ce qu'est sa vie dans les descriptions de Catherine, jeune herscheuse dans la mine.

... ses yeux gris pleuraient de sommeil combattu, avec une expression douloureuse et brisée ...<sup>195</sup>  
 ... dans ces vêtements propres du lundi, elle avait l'air d'un petit homme, rien ne lui restait de son sexe, que le dandinement léger des hanches.<sup>196</sup>

Catherine, non plus, ne se voit épargnée ce rapprochement avec des bêtes. Étienne Lantier regarde Catherine qui travaille, " ... la croupe tendue, les poings si bas, qu'elle semblait trotter à quatre pattes, ainsi qu'une de ces bêtes naines qui travaillent dans les cirques."<sup>197</sup> Dans la mine, où elle souffre de la chaleur intense, elle se déshabille.

Et, nue maintenant, pitoyable, ravalée au trot de la femelle quêtant sa vie par la boue des chemins, elle besognait, la croupe barbouillée de suie, avec de la crotte jusqu'au ventre, ainsi qu'une jument de fiacre.<sup>198</sup>

La mère de Catherine, la Maheude, est souvent comparée à la bête par Zola.

... elle avait tranquillement sorti au grand jour sa mamelle de bonne bête nourricière.<sup>199</sup>  
 ... et le sein énorme pendant, libre et nu, comme une mamelle de vache puissante.<sup>200</sup>  
 ... et elle était déformée, comme une bonne femelle qui produisait trop.<sup>201</sup>

<sup>194</sup>Ibid., pp. 247-255.

<sup>195</sup>Zola, Germinal, p. 13.

<sup>196</sup>Ibid., p. 15.

<sup>197</sup>Ibid., p. 41.

<sup>198</sup>Ibid., p. 311.

<sup>199</sup>Ibid., p. 10.

<sup>200</sup>Ibid., p. 233.

<sup>201</sup>Ibid., p. 234.

Gervaise, de L'Assommoir, est le personnage le mieux développé du point de vue physique et psychologique. Elle est " ... grande, un peu mince, avec des traits fins, déjà tirés par les rudesses de sa vie ... "202 "Elle boitait de la jambe droite; mais on ne s'en apercevait guère que les jours de fatigue ... "203 " ... joli visage de blonde."204 Peu à peu, Gervaise s'engraisse " ... énorme, tassée sur les coudes, mangeait de gros morceaux ... "205 Gervaise, non plus, n'échappe aux comparaisons aux bêtes. "Elle revint à la boutique de l'air bête des vaches qui rentrent chez elles ... "206 " ... elle se secouait comme un chien battu."207 "Elle s'était remise à frotter le parquet, l'échine cassée, aplatie par terre et se traînant avec des mouvements engourdis de grenouille."208

D'après ces descriptions, se forme un portrait de l'attitude en général envers la femme. De la première rencontre, on considère que la femme est simplement une femelle, un objet sexuel. On ne décrit pas sa personnalité, mais plutôt sa physique. Ses réactions, et gestes sont rapprochés à ceux des animaux.

L'attitude manifestée par les personnages sur les mœurs des femmes est qu'elles sont mauvaises. Surtout, dans La Terre et dans Germinal, il semble normal que les femmes couchent partout et avec n'importe qui. Dans Germinal,

C'était la commune histoire des promiscuités du coron, les garçons et les filles pourrissant ensemble, se jetant à cul, comme ils disaient, sur la toiture basse et en pente du carin, dès la nuit tombée. Toutes les herscheuses faisaient là leur premier enfant, quand elles ne prenaient

---

202Zola, L'Assommoir, p. 41. 203Ibid., p. 43.

204Ibid., p. 63. 205Ibid., p. 323. 206Ibid., p. 295.

207Ibid., p. 297.

208Ibid., p. 384.



pas la peine d'aller le faire à Requillart ou dans les blés.<sup>209</sup>

Même les enfants remarquent ce qui se passe. Ils "essayaient ensemble, dans les coins noirs, l'amour qu'ils entendaient et qu'ils voyaient chez eux, derrière les cloisons, par les fentes des portes."<sup>210</sup> Peut-être plus surprenant que ces accouplements eux-mêmes, est que ces rencontres étaient devenues si communes qu'elles " ... n'avaient plus dérangé personne."<sup>211</sup>

Dans La Terre, le lecteur voit se dépeindre à peu près le même tableau. Partout, dans la campagne on trouve des couples derrière les haies et dans les fosses. C'est Buteau qui exprime l'attitude générale à ce sujet. " ... puisque le bon Dieu avait donné à chacun ce plaisir qui ne coûtait rien, il était permis de s'en payer tant qu'on pouvait, jusqu'aux oreilles; mais pas d'enfant."<sup>212</sup>

Ce manque d'indignation en face de ce comportement, souligne l'idée que la femme ne vaut pas grand-chose. Elle est pour le plaisir de l'homme. Les hommes ne traitent pas la femme avec la considération normalement due au sexe féminin. Le langage vert employé entre les hommes est d'habitude supprimé dans la présence des femmes. Dans ces trois romans on trouve plusieurs exemples des échanges assez grossiers entre les deux sexes.

Dans La Terre, Buteau lance des saletés pour embarrasser sa belle-soeur Françoise. Il l'accuse d'avoir envie de coucher avec lui. Il essaie toujours de la prendre malgré la résistance de la fille.

C'est surtout dans la mine de Germinal, où on échange des grossièretés entre hommes et femmes.

<sup>209</sup>Zola, Germinal, p. 102.

<sup>210</sup>Ibid., p. 124.

<sup>211</sup>Ibid., p. 127.

<sup>212</sup>Zola, La Terre, p. 193.

Etienne la [Catherine] taquinait souvent avec ces promenades, lâchant pour rire des mots crus, comme on en lâche entre garçons et filles, au fond des tailles; et elle répondait sur le même ton ... 213

Les mineurs aiment beaucoup taquiner une autre fille, la Mouquette, sur ses amoureux. Au lieu de rougir de leurs propos, elle trouve une réplique qui les égale. Comme réponse à la question où étaient ses amoureux, elle répond qu'elle "en cherche un".

Tous s'offrirent, la chauffèrent de gros mots. Elle refusait de la tête, riait plus fort, faisait la gentille. Son père, du reste, assistait à ce jeu, sans même quitter des yeux les quilles abattues. 214

Dans L'Assommoir, Coupeau aime plaisanter avec les ouvrières de sa femme. Leurs conversations sont pleines d'expressions à double entente. Il dit à une repasseuse qu "... elle vivait toujours dans les chemises des hommes." Mais elle n'est pas offensée par ce qu'il dit. 215

Si la femme n'est pas l'égale de l'homme sur le plan intellectuel et émotionnel, elle l'est quand il s'agit du travail. Les femmes des mineurs travaillent côte à côte avec leurs hommes. C'est Catherine qui montre à Étienne comment il faut travailler. Même Lydie, petite soeur de Catherine et encore enfant, travaille dans la mine.

Le travail du paysan se partage entre les deux sexes. Françoise aide Buteau à battre du blé. Elle " ... l'aidait souvent à cette besogne, les reins forts, les bras aussi durs que ceux d'un garçon." 216 Plus tard, quand Françoise est la femme de Jean, elle travaille toujours comme un homme.

Françoise aidait Jean à décharger une voiture de fumier. Tandis que lui, au fond de la fosse, la vidait à la fourche,

---

213 Zola, Germinal, p. 138.

214 Ibid., p. 152.

215 Zola L'Assommoir, p. 168.

216 Zola, La Terre, p. 268.

elle, en haut, recevait les paquets, les tassait des talons, pour qu'il en tînt davantage.<sup>217</sup>

Le femme, dans son rôle de bête, peut bien faire le travail de la mine et des champs, ce travail étant principalement physique. Dans L'Assommoir, Gervaise a l'occasion de se servir de son intelligence.

Gervaise, avec sa boutique, se montre un peu au-dessus de ses soeurs sur le plan intellectuel. C'est elle qui a l'idée d'ouvrir cette blanchisserie. C'est elle qui fait les calculs et propose les aménagements nécessaires. Elle établit une bonne pratique et se fait respecter dans le quartier. "Dans le quartier, on avait fini par avoir pour elle beaucoup de considération, parce que, en somme, on ne trouvait pas des masses de pratiques aussi bonnes, payant recta, pas chipoteuse, pas râleuse."<sup>218</sup> Cette dame montre la possibilité de s'élever au-dessus du niveau d'une bête.

Ci-dessus sont quelques observations sur les rapports entre la femme et la société en général. On peut penser que cette attitude est seulement une sorte de préjugé contre les femmes qu'on ne connaît pas très bien. Si on connaissait mieux une femme, changerait-on d'opinion? C'est dans la famille que les personnes se connaissent le mieux. Pourtant, on ne voit pas de grand changement dans l'attitude envers la femme parmi les membres d'une famille.

Entre le mari et la femme se trouve un rapport peu différent de celui entre la société et la femme. La femme semble être l'inférieure, la possession de l'homme. Il y a plusieurs références aux hommes qui battent les femmes. "Jeanlin battait Lydie comme on bat une femme légitime."<sup>219</sup>

<sup>217</sup>Ibid., p. 309.    <sup>218</sup>Zola, L'Assommoir, p. 180.

<sup>219</sup>Zola, Germinal, p. 271.

Dans L'Assommoir, Bijart bat sa fille après avoir tué sa femme d'un coup de pied. Chaval est l'homme de Catherine, bien qu'ils ne soient pas mariés. Pour lui, Catherine est comme n'importe quel autre objet qu'il possède. Il accuse Catherine de coucher avec Étienne. Chaval la nomme "salope", "putain", "garce", et "couleuvre", certainement pas termes d'affection.<sup>220</sup> Une fois, Catherine atterrée par un coup de mauvais air, se voit bien traitée de Chaval. Mais, quelques minutes après, il semble oublier toute affection pour elle.

Maheu ne maltraite pas sa femme, pourtant, il semble être indifférent à son égard. En général, il écoute ses conseils sur les finances de la famille.

Buteau reprend certaines caractéristiques de Chaval. Il aime Lise en tant que femelle avec qui il prend du plaisir physique, mais quand elle devient enceinte, il ne peut plus la supporter, et l'accable de toutes sortes d'injures.

Cette grossesse l'exaspérait. Lui qui prenait tant de précautions! comment ce bougre d'enfant se trouvait-il là? Il bousculait sa femme, l'accusait de l'avoir fait exprès, geignait pendant des heures, comme si un pauvre, un animal errant se fût introduit chez lui, pour manger tout; et, après huit mois, il en était à ne pouvoir regarder le ventre de Lise sans l'insulter: foute ventre! plus bête qu'une oie! la ruine de la maison!<sup>221</sup>

Lise, de son côté, se fâche contre Buteau depuis longtemps, à cause de sa façon d'agir envers Françoise. On verra un peu plus loin à quel point va cette colère, quand Lise se venge de Françoise.

Françoise, épouse de Jean, ne l'aime pas. Elle prend la décision de l'épouser sans émotion, "Autant celui-là, du moment qu'elle n'en

<sup>220</sup>Ibid., pp. 233, 301, 312.

<sup>221</sup>Zola, La Terre, p. 230.



aimait pas d'autre et qu'elle en prenait un, n'importe lequel, pour qu'il la défendit et pour que Buteau enrageât". De son côté, Jean aime bien Françoise et la traite bien. Cependant, " ... il avait bien deviné qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'aimerait jamais, comme il aurait désiré l'être ... "222

Le premier homme avec lequel Gervaise se lie, est Lantier. Elle a "consenti" à s'en aller avec lui parce que son père la battait et qu'elle avait déjà deux enfants de Lantier. Mais leur vie à Paris ne rayonne pas le bonheur. Lantier l'abandonne pour une autre; Adèle. Quand Gervaise décide d'épouser Coupeau, c'est avec une manque d'émotion. À sa demande, Gervaise répond: "Vous le voulez? eh bien, oui. Mon Dieu, nous faisons là une grande folie, peut-être."223 Coupeau se montre gentil pour elle, mais au fur et à mesure que leur vie ensemble s'écoule, ils se séparent. En somme, ces femmes semblent témoigner peu d'affection pour leur mari. Elles sont résignées à le supporter.

Un autre rôle important que la femme joue dans la vie est celui d'être mère. Encore une fois, nous voyons d'étranges rapports entre ceux qui s'aiment ordinairement.

La mère de Buteau résume l'opinion commune sur les enfants. "Elle les avait élevés ... sans tendresse, dans une froideur de ménagère qui reproche aux enfants de trop manger sur ce qu'elle épargne."224 Lise et Buteau regardent les enfants comme une autre bouche à nourrir.

La Maheude protège ses enfants, mais néanmoins pense à leur valeur économique. Un jour ses enfants ne vont pas travailler et elle

<sup>222</sup>Ibid., p. 418.

<sup>223</sup>Ibid.

<sup>224</sup>Ibid., p. 26

éclate, "Avait-on jamais vu ça? des enfants à elle, qui coûtaient depuis leur naissance, qui devraient rapporter maintenant!"<sup>225</sup> Quand Jeanlin est blessé, elle reprend sa plainte, " ... elle demandait où l'on voulait qu'elle trouvât de l'argent pour nourrir les infirmes. Le vieux ne suffisait donc pas, voilà que le gamin, lui aussi, perdait les pieds!"<sup>226</sup> Catherine, ayant quitté la maison pour aller vivre avec Chaval, provoque la colère de sa mère, non pas sur la question morale, mais économique. "Ne pas pouvoir attendre que je la marie, après qu'elle nous aurait aidés à sortir du pétrin! Hein? c'était naturel, on a une fille pour qu'elle travaille ... "<sup>227</sup> Pendant la grève, Catherine apporte du sucre et du café à la famille et reçoit cet accueil de la part de sa mère, "Au lieu de nous apporter des douceurs, tu aurais mieux fait de rester à nous gagner du pain."<sup>228</sup>

Gervaise ne semble pas s'en faire tellement de la valeur économique des enfants, pourtant Étienne et Claude sont apprentis et Nana travaille chez une fleuriste. Elle fait surveiller sa fille d'assez près, mais quand Nana quitte sa famille pour le demi-monde, Gervaise la désavoue, " ... elle pouvait rencontrer sa donzelle dans la rue, elle ne se salirait seulement pas la main à lui envoyer une baffre ... "<sup>229</sup>

L'aspect peut-être le plus important de la présentation de la femme et ce qui peut expliquer les rapports aux autres, c'est la conception que la femme a d'elle-même. Un changement s'opère chez chaque personnage dès que le lecteur le connaît. Dans la vie de certaines femmes, Lise, la Maheude, Françoise et Catherine, on ne voit pas ce changement aussi prononcé que chez Gervaise.

---

<sup>225</sup>Zola, Germinal, p. 187.    <sup>226</sup>Ibid., p. 196.    <sup>227</sup>Ibid., p. 198.

<sup>228</sup>Ibid., p. 231.    <sup>229</sup>Zola, L'Assommoir, p. 392.

Lise, bien que nous ne la connaissions aussi bien que les autres, subit un changement prononcé dans ses rapports avec sa famille. Lise et sa soeur cadette, Françoise, s'aiment beaucoup. "Les deux soeurs s'adoraient, on les rencontrait toujours de la sorte, au cou l'une de l'autre."<sup>230</sup> Cette tendresse dépasse l'amour commun entre soeurs. "Lise l'avait élevée, leur mère étant morte: de là venait leur grande tendresse ... "<sup>231</sup> Cet amour disparaît vite en face de deux obstacles: les biens et Buteau. Leur première querelle et beaucoup de celles suivantes se basent sur l'argent, la question du tien et du mien. Françoise grondée par sa soeur de ne pas avoir assez bien surveillé la vache à cette réplique:

Oui, la moitié de tout ce qui est ici est à moi, j'ai le droit d'en prendre et d'en abîmer la moitié, si ça m'amuse!

Et les deux soeurs, face à face, se dévisagèrent, menaçantes, ennemies. Dans leur longue tendresse, c'était la première querelle douloureuse, sous ce coup de fouet du tien et du mien, ... <sup>232</sup>

Buteau aussi joue un rôle pour les séparer. En plus, il aime voir les "poules" se disputer à son sujet. "Depuis qu'un homme était là, il semblait à Françoise qu'on lui prenait sa soeur ... Il était ainsi devenu la chose étrangère, l'obstacle, qui lui barrait le coeur où elle vivait seule."<sup>233</sup> Lise n'aime pas voir son mari taquiner et essayer de prendre Françoise.

... la haine lente, inconsciente, s'aggrava entre Lise et Françoise. La bonne tendresse de jadis en arrivait à une rancune sans raison apparente, qui les heurtait du matin au soir. Au fond, la cause unique était l'homme, ce Buteau tombé là comme un ferment destructeur.<sup>234</sup>

---

<sup>230</sup>Zola, La Terre, p. 65. <sup>231</sup>Ibid., p. 116.

<sup>232</sup>Ibid., p. 125. <sup>233</sup>Ibid., p. 192. <sup>234</sup>Ibid., p. 291.

Lise est dévorée par l'appétit du gain. Elle et son mari tuent le père de Buteau parce qu'il mange trop et n'apporte rien. D'ailleurs on veut ses biens. C'est dans ce même dessin, d'hériter, que Lise aide Buteau à violer Françoise. Ils veulent que l'enfant dont elle est enceinte meure. Mais Lise, en s'apercevant que Françoise aime Buteau, attaque celle-ci avec un faux. Cette blessure cause la mort de Françoise. Les Buteau arrivent aux funérailles pour prendre possession de la maison. Ils ne montrent aucune émotion. Ils semblent même oublier la présence de Françoise. Lise, qui commence par aimer sa soeur, finit par la voir seulement comme une menace à son bonheur conjugal et en voleur de ses biens.

Françoise, de son côté, n'aime plus sa soeur, mais pour des raisons différentes. Françoise sait que Lise veut lui voler la partie de l'héritage qui lui est due. Les Buteau la traitent d'une façon abominable. Elle est plus comme une servante que comme un membre de la famille. Ils lui lâchent des gifles et lui disent de s'en aller.

Un autre changement chez Françoise est comparable à celui de Catherine, et en quelque part, celui de Gervaise. Françoise est innocente et très prudente. Malgré le courant de l'époque, elle essaie de rester vertueuse. La première fois qu'elle parle avec Jean, elle lui dit, " ... depuis que Buteau a fait sa cochonnerie à ma soeur, j'ai bien juré que je me couperais plutôt les quatre membres que d'avoir un amoureux."<sup>235</sup> Devant les cochonneries de Lise et de Buteau, Françoise se trouve toujours répugnée. Elle résiste toujours aux avances de Buteau. Enfin quand Françoise cède à Jean, c'est sans émotion. Quand ils se

---

<sup>235</sup>Ibid., p. 17.



mariant, ses émotions ne changent pas, elle reste indifférente à son égard. Forcée à céder à Buteau, elle est gênée d'apprendre que son trouble ne venait pas du fait qu'elle le déteste, mais du fait qu'elle l'aime.

Brusquement, la vérité s'était faite: elle aimait Buteau, Elle n'en avait jamais aimé, elle n'en aimerait jamais un autre. Cette découverte l'emplit de honte, l'enragea contre elle-même, dans la révolte de toutes ses idées de justice. Un homme qui n'était pas à elle, l'homme à cette soeur qu'elle détestait, le seul homme qu'elle ne pouvait avoir sans être une coquine!<sup>236</sup>

Françoise est une jeune fille moyenne qui passe de l'innocence jusqu'à accepter toutes sortes de saloperies. L'ambition ne la fait pas agir. Elle accepte son sort, sa vie médiocre, sans lutte. La résignation règle sa façon de vivre.

Catherine subit presque les mêmes influences que Françoise. Catherine apparaît d'abord comme une jeune fille innocente. Les conditions dans la maison la forcent à se laver toute nue devant les autres. Elle le fait sans honte et en toute innocence. Catherine, par pudeur, refuse les avances de Chaval. Pourtant, enfin, " ... elle tomba à la renverse sur les vieux cordages, elle cessa de se défendre, subissant le mâle avant l'âge, avec cette soumission héréditaire, ... "<sup>237</sup> Elle est " ... soumise aux volontés de son amant dont elle subissait ouvertement les caresses."<sup>238</sup> Dès le début, Étienne et Catherine s'aiment, mais ils n'osent rien avouer. Ce n'est qu'enfermés dans la mine qu'elle lui cède. Questionnée sur ses relations avec Chaval, "Catherine se défendait sans révolte, avec la résignation passive des filles qui subissent le mâle de bonne heure. N'était-ce pas la loi

---

<sup>236</sup>Ibid., p. 430.

<sup>237</sup>Zola, Germinal, p. 131.      <sup>238</sup>Ibid., p. 138.

commune?"<sup>239</sup> Cette passivité se voit quand Catherine est battue par Chaval. "Elle avait eu un haussement d'épaules résigné. Il la battrait, et quand il serait las de la battre, il s'arrêterait: ..."<sup>240</sup>

Catherine, aussi est résignée sur son sort. Tous les jours, on la voit aller travailler dans la mine. Elle accepte d'être mal traitée par Chaval.

L'image que Catherine se fait d'elle-même est inférieure, " ... je ne suis guère plus grosse que deux sous de buerre, si mal fichue que je ne deviendrai jamais une femme, bien sûr ... elle s'accusait comme d'une faute de ce long retard de sa puberté."<sup>241</sup> Malgré cette vie où elle souffre beaucoup, elle ne perd pas l'espoir. Elle ne veut pas mourir, "Ah! mon Dieu! emmène-moi, ... j'ai peur, je ne veux pas mourir ..."<sup>242</sup>

Le trait de caractère le plus frappant de la Maheude, c'est la résignation. En parlant de sa vie devant un employé de la Compagnie, elle ne veut pas se plaindre. "Les choses sont ainsi, il faut les accepter".<sup>243</sup> Une autre discussion sur la vie entraîne cette observation de la part de la Maheude. "Quand on est jeune, on s'imagine que le bonheur viendra, on espère des choses; et puis, la misère recommence toujours, on reste enfermé là-dedans."<sup>244</sup> Cette acceptation continue jusqu'à ce que les Maheu se trouvent dans les dernières misères. Alors, ce sont les femmes qui agissent et qui se montrent plus féroces que les hommes. Les femmes se manifestent devant l'hôtel du directeur de la Compagnie en demandant du pain. Elles montrent dans cette foule, tout

<sup>239</sup>Ibid., p. 232.    <sup>240</sup>Ibid., p. 408.    <sup>241</sup>Ibid., p. 407.

<sup>242</sup>Ibid., p. 494.    <sup>243</sup>Ibid., p. 95.    <sup>244</sup>Ibid., p. 168.

ce qui est le contraire de leur résignation normale. " [Les femmes] étaient agitées d'une fureur meurtrière, les dents et les ongles dehors, aboyantes comme des chiennes."<sup>245</sup> Elles se montrent capables de faire des sauvageries. Le cadavre de Maigrat, qui abusait des femmes, est mutilé par elles. Cet activisme ne dure pas longtemps, et les femmes retombent dans leur résignation habituelle.

Ces manifestations n'ont pas effectué d'améliorations dans la situation financière des mineurs. Alzire, la fille infirme de la Maheude est morte de faim. La Maheude veut être délivrée de cette vie misérable, "Mon Dieu, c'est mon tour, prenez-moi ! ... Mon Dieu, prenez mon homme, prenez les autres, par pitié, pour en finir!"<sup>246</sup>

C'est avec le personnage de Gervaise qu'est remarqué le plus grand changement. Sa vie, assez modeste, semble s'améliorer pour atteindre le bonheur. Cette vie heureuse ne dure pas longtemps. Une détérioration commence qui plonge Gervaise dans la misère la plus profonde.

Bien que nous ne rencontrions Gervaise que lorsqu'elle a vingt-deux ans, elle nous instruit un peu sur son adolescence. Gervaise, comme les autres personnages discutés, veut être sage. "Elle n'était point coureuse du tout; les hommes l'ennuyaient; quand Lantier l'avait prise, à quatorze ans, elle trouvait ça gentil, parce qu'il se disait son mari et qu'elle croyait jouer au ménage."<sup>247</sup>

Quoiqu'elle ne soit pas l'épouse de Lantier, et qu'elle ait de lui deux enfants, Gervaise n'est pas de moeurs légères. Elle garde toujours l'idée du bien et du mal. Lantier l'abandonne et elle se trouve seule

---

<sup>245</sup>Ibid., p. 358. <sup>246</sup>Ibid., p. 394.

<sup>247</sup>Zola, L'Assommoir, p. 66.

avec deux enfants. Gervaise refuse les avances de Coupeau. La boisson pour elle est un vice à éviter. "Oh! c'est vilain de boire!"<sup>248</sup> Coupeau reconnaît ses bonnes qualités, "Il y avait des femmes pas propres, noceuses, sur leur bouche; mais, sacré matin! elle ne leur ressemblait guère, elle prenait trop la vie au sérieux!"<sup>249</sup>

L'ambition, dont elle déclare peu en avoir, devient la force animatrice de sa vie, jusqu'à ce qu'elle ait sa boutique.

Mon idéal, ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage ... Ah! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c'était possible ... Ils y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage; non, ça ne me plairait pas d'être battue ... Et c'est tout, vous voyez, c'est tout ... <sup>250</sup>

En visant ce but, elle travaille bien, se loue une boutique et développe un bon commerce. Pourtant, son rêve de bonheur s'efface peu à peu.

Un trait négatif de son caractère, qui sera sa déchéance se manifeste assez tôt: c'est la lâcheté, la faiblesse. Quand elle consent à épouser Coupeau, c'est plutôt par manque de volonté que par amour.

"Une lâcheté du coeur et du sens la prenait ... Elle était dans une de ces heures d'abandon, dont elle se méfiait tant, gagnée, trop émue pour rien refuser et faire de la peine à quelqu'un."<sup>251</sup>

Gervaise se montre très consciencieuse dans ses devoirs de ménagère. Elle soigne bien ses possessions. "Elle eut une religion pour ces meubles, les essuyant avec des soins maternels, le coeur crevé à la vue de la moindre égratignure."<sup>252</sup> Le lendemain des couches de son

<sup>248</sup>Ibid., p. 68.    <sup>249</sup>Ibid., p. 75.    <sup>250</sup>Ibid., p. 69.

<sup>251</sup>Ibid., p. 78.    <sup>252</sup>Ibid., p. 122.



troisième enfant, on la trouvait " ... debout, habillée, balayant et s'occupant du dîner de son mari."<sup>253</sup> À cause de cette attention aux détails, elle peut économiser assez d'argent pour louer une boutique, son rêve. L'opération prospère, mais un présage du malheur futur se glisse dans sa vie; Gervaise devient gourmande. La gourmandise en ce moment n'est pas un grand problème parce que Gervaise gagne de quoi payer de fins morceaux. Tout marche à merveille dans la vie de Gervaise, elle est au comble de son bonheur.

Est-ce que tous ses rêves n'étaient pas réalisés, est-ce qu'il lui restait à ambitionner quelque chose dans l'existence? Elle rappelait son idéal d'autrefois, lorsqu'elle se trouvait sur le pavé (voir ci-dessus) ... Et maintenant son idéal était dépassé; elle avait tout, et en plus beau. Quant à mourir dans son lit, ajoutait-elle en plaisantant, elle y comptait, mais le plus tard possible, bien entendu.<sup>254</sup>

Pourtant, ce bonheur ne dure que trop peu. C'est même au milieu de cette boutique qui a apporté la prospérité, que commence la chute. Gervaise est assise au centre d'un tas de linge sale quand Coupeau entre.

Il l'avait empoignée, il ne la lâchait pas. Elle s'abandonnait, étourdie par le léger vertige qui lui venait du tas de linge, sans dégoût pour l'haleine vineuse de Coupeau. Et le gros baiser qu'ils échangèrent à pleine bouche, au milieu des saletés du métier, était comme une première chute, dans le lent avachissement de leur vie.<sup>255</sup>

Dès ce moment, leur vie décline au plus bas niveau. La désintégration s'opère sur plusieurs plans: conjugal, personnel, moral. Néanmoins, cet abandon n'est pas sans résistance, de la part de Gervaise au moins. Elle, qui est aimée de Jean Gouget, ne se sent plus coupable de cet amour. Elle garde un reste de respectabilité et ne part pas avec

---

<sup>253</sup>Ibid., p. 182.    <sup>254</sup>Ibid., p. 159.    <sup>255</sup>Ibid., p. 165.

lui. Lantier, qui vient habiter avec les Coupeau, trouble Gervaise. Elle veut résister à ses avances s'il en fait, et elle pense à comment elle va réagir. "Le nom de Lantier lui causait toujours une brûlure au creux de l'estomac, ... Certes, elle se croyait bien solide, elle voulait vivre en honnête femme, parce que l'honnêteté est la moitié du bonheur."<sup>256</sup> Sa résistance se voit bientôt effacée. "Sa grande peur venait de ce qu'elle redoutait d'être sans force s'il la surprenait un soir toute seule et s'il s'avisait de l'embrasser."<sup>257</sup> " ... mais elle avait peur, s'il la touchait jamais, de sa lâcheté ancienne, de cette mollesse et de cette complaisance.... "<sup>258</sup> Peu à peu, elle s'habitue à ce ménage à trois, sans honte.

Sur le plan personnel, elle s'abandonne de plus en plus à la gourmandise. Elle dépense une grande partie de leur peu d'argent pour acheter des friandises. Même son contact avec la réalité se désintègre. Elle a des projets d'élargir sa boutique, tandis qu'elle économise de moins en moins, " ... à mesure qu'elle dégringolait, elle parlait d'élargir ses affaires."<sup>259</sup>

Un soir Coupeau rentre ivre et salit la boutique. Ce soir-là, marque la fin de toute affection qu'elle avait pour lui, et l'abandon à Lantier. Elle est sans force et blâme Coupeau du fait qu'elle ne peut pas se coucher dans son propre lit. La honte de coucher avec les deux hommes s'affaiblit jusqu'au point où Gervaise y est accoutumée, n'y trouvant aucun mal.

---

<sup>256</sup>Ibid., p. 208.

<sup>257</sup>Ibid., p. 254.

<sup>258</sup>Ibid., p. 271.

<sup>259</sup>Ibid., p. 265.

Quand une femme avait pour homme un soûlard, un saligaud qui vivait dans la pourriture, cette femme était bien excusable de chercher de la propreté ailleurs. Elle allait plus loin, elle laissait entendre que Lantier était son mari autant que Coupeau, peut-être même davantage. Est-ce qu'elle ne l'avait pas connu à quatorze ans? est-ce qu'elle n'avait pas deux enfants de lui? Eh bien! dans ces conditions, tout se pardonnait, personne ne pouvait lui jeter la pierre. Elle se disait dans la loi de la nature.<sup>260</sup>

L'abandon à la gourmandise et aux hommes, entraîne l'abandon de la boutique, dont elle était tellement fière. Elle renonce à son ancienne idée de responsabilité.

Elle n'avait pas vu la boutique se salir; elle s'y abandonnait et s'habituaît au papier déchiré, aux boiserries graisseuses, comme elle en arrivait à porter des jupes fendues et à ne plus se laver les oreilles. Même la saleté était un nid chaud où elle jouissait de s'accroupir. Laisser les choses à la débandade, attendre que la poussière bouchât les trous et mit un velours partout, sentir la maison s'alourdir autour de soi dans un engourdissement de fainéantise, cela était une vraie volupté dont elle se grisait ... Les dettes, toujours croissantes pourtant, ne la tourmentaient plus. Elle perdait sa probité; on paierait ou on ne paierait pas, la chose restait vague, et elle préférait ne pas savoir. Quand on lui fermait un crédit dans une maison, elle en ouvrait un autre dans la maison d'à côté.<sup>261</sup>

La vie s'avachit lentement de cette façon sans qu'elle s'en aperçoive vraiment. Après les funérailles de Maman Coupeau, Gervaise sait que ce n'est pas seulement la vieille qu'elle a enterrée.

Il lui manquait trop de choses, ça devait être un morceau de sa vie à elle, et sa boutique, et son orgueil de patronne, et d'autres sentiments encore, qu'elle avait enterrés ce jour-là. Oui, les murs étaient nus, son cœur aussi, c'était un déménagement complet, une dégringolade dans le fosse. Et elle se sentait trop lasse, elle se ramasserait plus tard, si elle pouvait.<sup>262</sup>

On voit, que malgré sa condition désespérée, la possibilité de sortir de ce trou couve dans l'esprit de la boutiquière.

<sup>260</sup>Ibid., p. 290.

<sup>261</sup>Ibid., pp. 296-297.

<sup>262</sup>Ibid., pp. 322-323.

La famille, qui pourrait être un asile pour Gervaise, se sépare.

Coupeau, Gervaise et Nana se disputent incessamment.

... et il semblait que quelque chose avait cassé, le grand ressort de la famille, la mécanique, qui, chez les gens heureux, fait battre les coeurs ensemble. Ah! bien sûr, Gervaise n'était plus remuée comme autrefois, quand elle voyait Coupeau au bord des gouttières, à des douze et des quinze mètres du trottoir. Elle ne l'aurait pas poussé elle-même; mais s'il était tombe naturellement, ma foi! ça aurait débarrassé la surface de la terre d'un pas grand-chose.<sup>263</sup>

Sa boutique et son ménage défaits, elle se décide à prendre du plaisir n'importe où. Gourmande depuis longtemps, la nourriture la soulage. La boisson lui permet d'échapper de sa condition misérable. "Au deuxième verre, Gervaise ne sentit plus la faim qui la tourmentait ... La vie ne lui offrait pas tant de plaisirs; d'ailleurs, ça lui semblait une consolation d'être de moitié dans le nettoyage de la monnaie."<sup>264</sup> Au lieu de l'aider à oublier sa vie, les résultats de cette habitude de trop manger et de trop boire, servent à la faire souffrir davantage.

Gervaise va de blanchisserie en blanchisserie, ne pouvant plus bien faire ce travail dont elle était une fois si fière. Elle grossit tellement qu'elle ne peut guère marcher, tant elle boite. Le reste d'orgueil qu'elle avait s'évapore, "Naturellement, lorsqu'on se décatit à ce point, tout l'orgueil de la femme s'en va. Gervaise avait mis sous elle ses anciennes fiertés, ses coquetteries, ses besoins de sentiments, de convenances et d'égards."<sup>265</sup> Comble d'humiliation, elle revient laver son ancienne boutique, maintenant louée par Virginie. "C'était un dernier aplatissement, la fin de son orgueil."<sup>266</sup>

---

<sup>263</sup>Ibid., p. 337.

<sup>264</sup>Ibid., p. 357.

<sup>265</sup>Ibid., pp. 379-380.

<sup>266</sup>Ibid., p. 381.



La nourriture de cette gourmande consiste des déchets achetés chez le boucher, ou de mendier chez un restaurateur. Pour avoir un peu d'argent, Gervaise, relevant un défi, mangerait quelque chose de dégueulasse.

Sans succès, elle essaie de se prostituer, n'ayant plus ses anciennes idées du bien et du mal, "Sans doute ce n'était guère propre; mais le propre et le pas propre se brouillaient dans sa caboche, à cette heure; quand on crève de faim, on ne cause pas tant philosophie, on mange le pain qui se présente."<sup>267</sup>

Gervaise perd cet espoir de se ramasser de cette vie misérable. La mort lui serait une délivrance. Juste après le décès de sa belle-mère, Gervaise pense à la mort avec horreur. Le père Bazouge, croque-mort, croit que c'est la jeune Madame Coupeau [Gervaise] qu'il doit emporter. Bien que Gervaise ne soit plus au comble de son bonheur, elle ne veut point mourir. "Son existence s'était gâtée, mais elle ne voulait pas s'en aller si tôt; oui, elle aimait mieux crever la faim pendant des années, que de crever la mort, l'histoire d'une seconde."<sup>268</sup> Le père Bazouge dit qu'il est le consolateur des dames, avis que Gervaise se rappellera plus tard dans la misère. Vers la fin de sa vie, Gervaise songe plusieurs fois à la délivrance que serait la mort.

... elle aurait voulu se débarrasser du monde et de la vie.<sup>269</sup>  
Et Gervaise partit, descendit l'escalier, sans savoir, la tête perdue, si gonflée d'emmerdement qu'elle se serait volontiers allongée sous les roues d'un omnibus, pour en finir.<sup>270</sup>  
Elle pouvait se coucher là et crever, car le travail ne voulait plus d'elle, ...<sup>271</sup>  
Et, de loin, elle contemplait la machine à souler, en sentant que son malheur venait de là, et en faisant le rêve de s'achever avec de l'eau-de-vie le jour où elle aurait de quoi.<sup>272</sup>

---

<sup>267</sup>Ibid., p. 413.    <sup>268</sup>Ibid., p. 316.    <sup>269</sup>Ibid., p. 401.

<sup>270</sup>Ibid., pp. 409-410.    <sup>271</sup>Ibid., p. 416.    <sup>272</sup>Ibid., p. 419.

Oh! oui, l'on est content d'y passer un jour! ...<sup>273</sup>  
 Emmenez-moi, emmenez-moi, je vous crierai merci!

Mais la pauvre Gervaise n'a pas la force de se suicider. Elle doit attendre cette morte qui vient lentement la prendre dans son logement sous l'escalier.

Gervaise et les autres femmes mentionnées dans ces paragraphes précédents, partagent certaines caractéristiques. La jeunesse les voit sages, responsables, ayant la possibilité de développer leurs capacités au fur et à mesure qu'elle mûrissent. Quelques éléments interviennent pour empêcher l'évolution de la vie des femmes. Le rôle traditionnel de soumission assigné à la femme et la faiblesse et la résignation de la part de la femme à ce rôle, l'empêchent de sortir de l'ornière où elle traîne depuis des siècles.

---

<sup>273</sup>Ibid., p. 428.

## CONCLUSIONS

De toutes ces descriptions dans les trois romans, ressortent plusieurs observations sociologiques à souligner.

Les premières générations des Rougon-Macquart agissent, sans doute, à cause de leur hérédité. Pourtant, ces traits héréditaires transmis aux générations suivantes, exercent moins d'influence sur les descendants, que le milieu social dans lequel ils habitent.

Le travail de ces descendants, mal payé, les force à vivre dans des conditions atroces. Ils s'engagent dans une lutte perpétuelle pour obtenir leur nourriture. Ils passent le peu de temps libre dont ils disposent, à s'amuser d'une façon vulgaire. À cause de leur situation économique, leurs enfants doivent commencer à travailler dès un jeune âge. Faute d'éducation, ils ne peuvent pas obtenir un meilleur poste.

Ne voyant pas la possibilité d'un meilleur avenir, ils se résignent à leur condition misérable. Ce cycle se perpétue pour produire encore des générations des Rougon-Macquart résignés.

## BIBLIOGRAPHIE

Zola, Émile. Germinal. New York: Charles Scribner's Sons, 1951.

\_\_\_\_\_. L'Assommoir. Paris: Garnier-Flammarion, 1969.

\_\_\_\_\_. La Terre. Paris: Fasquelle, 1971.



EASTERN ILLINOIS UNIVERSITY

GRADUATE SCHOOL

Graduation Check List

1. GRADES. Program must total 48 quarter hours and a minimum of 3.0 earned.
2. THE THESIS (if preparing one).
  - a. Paper Certificate #1 - "Thesis Master Certificate" - turned in to the Graduate School office one week prior to graduation (after the original and carbon (or Xerox) of the thesis has been deposited in the Library).
  - b. Paper Certificate #2 - "Permission to Reproduce Thesis" - one of three copies turned in to the Graduate School office one week prior to graduation, the remaining two copies turned in to the University Library.
  - c. Abstract - typed stencils turned in to the Graduate School office one week prior to graduation.
3. EXAMINATION. "Examination Certificate" - turned in to the Graduate School office one week prior to graduation.
4. INCOMPLETE GRADES. It is the joint responsibility of the student and his instructors to make sure all "E's" (incompletes) in thesis (595), etc., are changed to grades and properly reported to the Records Office and Graduate School.
5. FORMAL APPLICATION FOR GRADUATION. Must apply at the Records Office on or before the official registration day of the quarter in which the student plans to graduate; the fee of \$20.00 covers cost of diploma and cap and gown. Failure to complete requirements will necessitate reapplying for graduation.
6. MEASUREMENT FOR CAP AND GOWN. Check with the University Union concerning dates for ordering academic regalia.